

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 21

MONTREAL, 27 OCTOBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS

NOUVELLES DE LA GUERRE



Céleste. -- Je saurai bien vous conquérir
Chrysanthème. -- Pas encore... eh!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 OCTOBRE 1894

L'indifférence et la jalousie sont les microbes
de la lune de miel.Une bonne enseigne de cordonnier : " Comme
vous seriez heureux dans mes bottes."On est toujours heureux avant de se marier,
même quand on craint de ne pas l'être après.Les femmes qui parlent de réformer le costume
féminin ne parlent jamais d'en réformer le coût.L'homme cherche moins que la femme à at-
teindre la perfection probablement parce qu'il en
est plus près.La vue d'un homme qui se rend ridicule n'a
rien de plaisant ; elle nous rappelle trop ce que
nous pourrions être à tout instant.Un vieux militaire a refusé de loger dans une
maison qui n'était pas à l'alignement ; c'est ce
qui s'appelle avoir l'amour de la discipline.Il n'est ni poli, ni convenable de communiquer
à nos amis l'opinion que nous avons d'eux ; mieux
vaut le dire aux autres : ça arrive aussi vite.L'avenir est sombre : qui fera la cuisine pour
les enfants et raccommoiera leurs vêtements quand
toutes les femmes joueront du piano et feront de
la peinture.Un mari est toujours inquiet, quelque pure que
soit sa conscience, quand sa femme lui apprend
qu'il a rêvé tout haut et refuse de lui répéter ce
qu'il a dit.Aujourd'hui, on ne dit plus : changer d'opinion,
on dit changer de linge.Il y a si longtemps que les hommes changent
d'opinion comme de chemise !

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Et le jeune Blaguetout qui promettait de faire
quelque chose qui ferait du bruit dans Lan-
denau, qu'est-il devenu ?

— Il réussit, il est fabricant de carillons.

ANXIÉTÉ

— Cet horrible Georges il est capable de m'embrasser
dès mon arrivée, au pied même de l'escalier. Alors,
adieu les couleurs et le duvet de pêche des mes joues...
Oui, mais s'il ne m'embrasse pas quand j'arriverai... ce
sera fini pour la soirée... tout est souffrance dans la vie !

IL AVAIT TOUT PRIS

Dr. Grosscharyes. — Un peu de patience,
voyons ; il ne me reste plus que votre tempéra-
ture à prendre.*Malade (résigné).* — Prenez la, c'est tout ce qui
me reste depuis que j'ai payé votre dernier mé-
moire.

REFUS JUSTIFIÉ

Madame (rentrant). — Ces dames ont-elles
laissé leurs cartes ?*Servante.* — Elles l'auraient bien voulu, madame,
mais je leur ai dit que vous en aviez plus qu'elles
et de plus belles encore !

MAUVAISE LANGUE

Bouleau. — Hello ! mon pauvre vieux, depuis
que je t'ai vu, t'as perdu ce qui te restait de che-
veux.*Rouleau.* — Ça n'empêche pas ma vieille de dire
que je suis devenu comme un crin. Oh ! les
femmes !

PAROLES ET MUSIQUE

Au concert. — Comme c'est ennuyeux j'avais
encore tant de choses à vous dire et le pianiste
a fini son morceau.— Je meurs d'envie de connaître la fin ; applau-
dissons-le ; il brûle du désir de recommencer.
Vous savez c'est de lui ce qu'il joue.

LA CRISE

*Mentiant comptant sa recette.* — Seulement une pièce
de trente sous, cela fait une piastre et trente sous !
Pssht ! il y a des ouvriers qui gagnent plus que ça !

L'AUTOMNE

L'Aquillon va souffler : c'est le temps des tourmentes,
Où les vents déchainés ont des voix suppliées.
Partout la feuille tombe et recouvre le sol.
Vers de lointains climats l'oiseau reprend son vol.Dans les jardins en deuil, des vapeurs transparentes
Jettent un voile clair sur de tardives plantes.
La rafale gémit : son accord en bémol
Ne réveillera plus l'écho du rossignol.De ses pâles rayons, le soleil est avare,
Que de nuages gris ! Aux cieux, l'azur est rare :
D'un apparent sommeil la nature s'endort.Les enfants ont grandi... Mais l'époux et la mère
Savourent l'amitié. — fruit de l'amour austère. —
Champs et cœurs, à jamais subiront même sort.

CAMILLE NATAL.

PEU EXIGEANTE

Charley. — Oh ! chère adorée comme je serais
heureux de pouvoir vous donner tout ce que vous
pouvez désirer.*Emilie.* — Je n'en doute pas ; alors Charley,
donnez-moi donc la chance d'épouser un de vos
amis un peu plus... riche que vous. C'est gentil
ça, hein ! ça ne vous ruinera pas.

PREUVE IRRÉFUTABLE

Le père Juliette. — Voyons, chère amie, que
pensez-vous de nos enfants ? Croyez-vous qu'ils
s'aiment ?*La mère de Roméo.* — Sans aucun doute ; ainsi
hier ils sont restés ensemble pendant deux heures
à se dire : Oh, Juliette ! Oh, Roméo !

BON A QUELQUE CHOSE

La maman. — Voyons professeur, pensez-vous
réellement que ma fille sera une bonne pianiste ?*Le professeur.* — Pas absolument, madame, mais
avec encore une année de pratique elle aura assez
de souplesse dans les doigts pour faire une excel-
lente typewriteuse.

RECTIFICATION

— On m'a dit monsieur, que vous vous êtes
permis de dire que je devais être envoyé à la
Longue Pointe.— Jamais de la vie ; j'ai dit que les gardiens
avaient eu tort de vous laisser sortir. Voilà ! je
n'aime pas qu'on travestisse mes paroles.

MOTS D'ENFANTS

Maîtresse. — Qu'est-ce que la vitesse ?*L'élève.* — La vitesse est ce dont une personne
se sert pour lâcher une assiette trop chaude.— M'man j'voudrais bien avoir une mèche de
cheveux de papa.— Certainement, (*s'adressant au papa*). Aurais-
tu jamais pensé qu'un enfant aussi jeune pouvait
avoir une pensée aussi affectueuse ?— Avec de la colle, m'man, parce que Jean a
arraché la queue de mon cheval.*Louis.* — Tu veux pas te battre, t'as peur ?*Georges.* — Pas vrai j'ai pas peur ; mais je veux
pas que les autres disent que je me suis battu
avec toi parce que je savais que je pouvais te
rosser.— Maintenant Jean, encore une question et
je te donne le fouet sur le champ.

— Sur quel champ, papa ?

Docteur. — Tire la langue, mon petit ami. En-
core, sors la tout à fait.*Gilbert (pleurant).* — J'ai peur, elle est at-
tachée.

EXCELLENTE AMIE



—Moi je veux un mari qu'on puisse contenter facilement.
—Sois tranquille, si tu te maries, tu es sûre de n'avoir que le mari que tu rêves.

AU PARC SOHMER, DEVANT LA CAGE DES LIONS

PETITE SCÈNE POPULAIRE

Maman Lagrogne, plutôt mécontente, les poings sur les hanches — Là, je le savais bien qu'il était ici à regarder ces sales bêtes ! Dis donc, Ernest, je t'y prends encore à faire l'école "besognère". La cage aux "chauves", comme dit le père, c'est pourtant pas sur ton chemin pour aller de ta classe à la maison !

M. Pigebinettes, artiste peintre, fort sérieux, les mains dans les poches — En fait de chemin, Madame, votre jeune homme m'a l'air d'aller à l'école à la mode des écrevisses.

Madame Lagrogne — Écrevisse vous même... Et pendant ce temps-là, ma soupe qui refroidit et mon miroton qui brûle... Attends, attends, petit galvaudeux ! quand ton père va rentrer...

Le lion — Saperlipopette, si cette créature ne faisait du bruit avec sa bouche à la manière d'un être humain, je la croirais échappée de la cage des singes.

La lionne — Le fait est qu'elle est maigre et jaune, à vous ôter l'appétit. Ce n'est pas comme ces deux fillettes : c'est frais, c'est rose... on en mangerait.

Le lion — L'ainée, la blonde, tant que tu voudras ; mais l'autre, la brune, elle est encore trop petite...

M. Balochard, vieux petit monsieur, consciencieusement pensif, pipe aux dents — Tout de même, c'est le roi des animaux. Quel majestueux port de tête, et comme il a l'air de nous mépriser, nous autres chétifs qui osons nous distraire du spectacle de sa servitude !

M. Pigebinettes — Vous appelez ça de la servitude, vous ? Dites donc qu'on est aux petits soins auprès d'eux, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'une infante ! On balaye leur parquet je ne sais combien de fois par jour, on leur apporte déjeuner et dîner tout prêts, on leur chauffe la niche en hiver, on la leur arrose en été..., on n'en fait pas autant pour moi.

Mlle Irma, jeune ouvrière sentimentale — Pau-

vres bêtes ! Comme on voit qu'elles s'ennuient et qu'en leur langage elles parlent du grand soleil de leur patrie et des pures nuits étoilées de l'Orient...

Le lion (à la lionne) — Ça semble bon, hein ! de ne plus coucher sur la dure, à la belle étoile, et d'être à l'abri du simoun.

La lionne — D'autant plus qu'ici on paie des gens pour qu'ils prolongent notre précieuse existence, au lieu que là-bas on donne des primes à qui prouve qu'il a assassiné un de nos semblables.

M. Buchepcu, étudiant en droit — On en ferait un fameux capot, avec la peau de ce particulier-là !

Top, chien de M. Pigebinettes — Voilà tout le monde occupé à examiner les lions ; je crois que c'est le moment d'aller explorer le panier que les petites filles ont laissé entr'ouvert par terre, derrière elles, et qu'elles paraissent avoir oublié.

Anatole, frère cadet d'Ernest Lagrogne — Tiens, lion, tu vois ma pomme ? Eh bien, elle n'est pas pour toi... là... Ah ! ah ! ah ! ce qu'il en a l'air vexé !

La fillette brune — Dis donc, Marie, à quoi ça sert, les lions ?

La fillette blonde — T'es bête ! ça sert à faire des statues. Tu sais bien, celui qu'on a fait sur la place d'armes.

La fillette brune — Je sais, là où il y avait une grande kermesse, où tante Elisa nous a menées. Tu te rappelles, il y en avait aussi au cirque, des lions dans une cage, oh ! bien plus grande et bien plus belle que celle-ci, et alors un monsieur qui avait des bottes est entré, il a donné le fouet aux lions, puis il s'est en allé. Pourquoi il avait des bottes, le monsieur, dis ?

La fillette blonde — Tiens, cette question ! les pompiers en ont bien, des bottes !

La fillette brune — Mais pourquoi on les met en cage, les lions, puisqu'ils ne chantent pas comme les serins ?

La fillette blonde — Serine toi-même, papa chante de temps en temps ; est-ce qu'on le met en cage ? Voyons, si on n'enfermait pas les lions, ils mangeraient le monde.

La fillette brune — Par exemple, c'est moi qui me mettrais en travers, si un lion voulait m'avaler.

M. Pigebinettes (grave) — On ne se met pas en travers de sa destinée !

La fillette brune — ... ?

La fillette blonde — ... ?

La fillette brune (tout bas) — Qu'est-ce qu'il a dit, le monsieur ?

Ernest Lagrogne — Il a dit que t'as pas besoin de leregarder de travers avec ton petit nez.

La fillette blonde — Dis donc, monsieur, veux-tu laisser ma petite sœur tranquille ! Sous prétexte que t'as une trompe d'éléphant au milieu de la figure, c'est pas une raison pour mépriser le monde !

Ernest — De quoi, Mam'zelle ? Tu vas voir un peu, toi, comment je m'appelle.

La fillette brune (en se tamponnant les yeux avec son tablier) — Hi ! hi ! hi ! hi ! je le dirai à maman, na !

(Elles se retournent pour s'en aller, mais au moment de prendre leur panier, elles le trouvent envahi par Top, qui en inspecte le contenu avec la délicatesse et la discrétion bien connues de ses semblables.)

Maman Lagrogne — A qui le roquet ?

M. Pigebinettes — Ce chien, Madame, qui du reste n'est pas un "roquet," ce chien, dis je, n'est pas grand, mais il est à moi.

Maman Lagrogne — Qu'il soit grand ou petit, vous pourriez bien le surveiller !

M. Pigebinettes — Je vous requiers, Madame, et au besoin je vous somme de nous laisser tranquilles, mon chien fidèle et moi

Maman Lagrogne — Pardine, ça fait la paire.

M. Pigebinettes — Madame, souffrez que je vous fasse observer que vous manquez aux lois de la plus élémentaire civilité.

Maman Lagrogne (furibonde) — Eh ! la paix vous-même, espèce de moulin à paroles ! Et puis, tenez, voilà le cas que j'en fais, de votre Médor. (Elle empoigne Top par la peau du dos.)

M. Pigebinettes (au paroxysme de la colère) — Madame, je ne vous ai jamais rien fait et je vous défends de me dire que mon chien s'appelle Médor.

Maman Lagrogne hausse les épaules et, balançant dans l'espace le toutou qui hurle, elle fait mine de le lancer, comme un simple petit pain, dans la gage aux lions.

Ceux-ci se lèvent, appuyant leur museau contre les barreaux, ils se battent les flancs à grands coups de queue, leurs yeux étincellent, et ils rugissent longuement. Puis, ils s'étirent en ouvrant une gueule estroyable ; l'attente d'une proie prochaine fait passer des frissons le long de leur échine souple.

Les petites filles sont déjà loin. Anatole retiro sa pomme de ses dents et en resta la bouche ouverte de travers. Ernest ne ricana plus. M. Balochard et M. Bûchepeu investirent Maman Lagrogne, qui pousse de petits cris et finit par lâcher le chien. M. Pigebinettes le prend dans ses bras et le couvre de caresses. Mlle Irma fuit toute pâle et défaite, son tendre cœur est attristé : elle a vu, de ses propres yeux vu, que les lions captifs ne songent qu'au grand soleil de leur patrie et aux pures nuits étoilées du désert. Elle n'a pas compris qu'ils donneraient soleil et étoiles pour la chair fraîche d'un pauvre petit roquet innocent.

SON FAIBLE EST CONNU

M. Sport — Allons bon ! où est encore mon journal ? J'ai pourtant besoin, avant de m'en aller au bureau de savoir le cours des...

Madame Sport — Tu le sauras, mon ami ; c'est Gladiateur III qui est arrivé premier, par deux longueurs.

AU "SAMEDI"

L'éditeur (à l'inconnu qui se présente pour faire les bons mots) — C'est vous, monsieur, qui avez écrit toutes ces jolies choses là ?

L'inconnu (radieux) — Certainement.

L'éditeur — Permettez-moi de vous présenter mes hommages ; j'ai été élevé dans le respect de la vieillesse ; vous devez avoir l'âge de Mathusalem.

L'inconnu... court encore.

NOUVELLE LUNE



Lui (tendrement) — Nous allons rentrer en ville, dans le monde, dans le tourbillon des affaires et des plaisirs mondains, nous serons moins ensemble, puis je espère que vous conserverez le souvenir de notre voyage ; avez-vous été heureuse pendant notre lune de miel ?

Elle — Heureuse ! maintenant je n'ai qu'un désir, c'est de recommencer à tous les ans.

FIN DE SIÈCLE



Lui.—J'ai déjà eu, si je ne me trompe, l'honneur de vous rencontrer ; vous êtes madame Smith, je crois ?

Elle.—Oui, j'étais madame Smith, c'était... voyons... il y a déjà deux ou trois maris.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

REPRÉSENTATIONS

Le cheval que l'on flatte et que l'on soigne est doux, Mais celui que l'on voit maltraiter dans la rue, Se fâche et murmurant, l'œil rempli de courroux : Que de maux... ! rue.

A la boucherie :

—Ces os sont trop gros, voudriez-vous me les briser un peu !

—Certainement, madame. Auguste, viens donc briser les os de madame.

La question agricole chez madame Gibou.

—Vous savez que Pété sera terrible ; il y aura une maladie affreusement sur les épis.

—Et laquelle, grands dieux ?

—L'épi... zootie !

A table.

Madame.—Rosalie, je trouve encore un cheveu dans mon potage.

Rosalie, examinant longuement le cheveu.—Madame peut manger sans crainte ; c'en est un de ma fausse natte.

Un veuf se lamente sur la tombe de sa femme récemment décédée :

—Il me reste pourtant une consolation, dit-il, on essuyant ses larmes. Je sais au moins où elle passera son temps, maintenant.

Un mari déplore sa calvitie naissante devant sa femme.

Celle-ci, d'un ton passionné :

—Oh ! tant mieux, mon chéri, ça me fera une place de plus pour t'embrasser !

Un confrère sur un confrère.—Ce diable de P..., quel homme prodigieux ! Figurez vous que, tant mortes que vivantes, il sait dix langues

—Dix langues ! Eh ! c'est donc ça qu'en Suisse on le prend pour un Espagnol, en Angleterre pour un Danois, en Autriche pour un Turc.

—Et partout, mon cher, pour un fier Gascon !

Dans un bal, Taupin cause avec sa jeune valseuse sur l'aspect trompeur des âges.

—Croyez-vous, monsieur Taupin, que l'on s'obstine toujours, malgré mes vingt-cinq ans... plusieurs de mes danseurs n'ont pris pour une petite gamine !... C'est étonnant !

Taupin, Pair sérieux.—Pas du tout ; c'est quand on vous entend parler.

Entre médecins, on cause malades et maladies : le docteur M... interroge le docteur N...

—Et votre poitrinaire?...

—Hou ! heu !... bien patraque !...

—Envoyez-le en Italie... en Égypte...

—Mon cher, je ne pourrais m'en passer.

Au cercle... Gaston et Gontran, absolument partis :

—Vous êtes un crétin, monsieur !

—Et vous, vous êtes saoul !

.....

—Possible que je sois saoul... mais quand j'serais plus... saoul... (avec effort) vous serez toujours un crétin !

Au fond de la Bretagne.

La fille de l'adjoint se précipite chez la fille du maire :

—Oh ! chérie ! quelle chance ! quel bonheur ! je pars pour Paris dans une

heure ! avec papa ! je suis enchantée !

—Tu pars?... comment ?

—Oui ! nous allons chez Pasteur... mon père a été mordu par un chien enragé !

Un jeune garçon est prévenu de vagabondage.

Le président : " Vos parents ne vous ont donc pas fait apprendre un état ?

—Le prévenu.—Si, monsieur.

—Quel état ?

—Tourneur.

—Eh bien ! vous avez mal tourné ! "

On nous communique l'extrait de la délibération prise par le Conseil municipal de la petite commune de D... sur l'organisation d'une Compagnie de pompiers dans cette localité.

.....

" Le Conseil, à l'unanimité, arrête :

" Art. 1er.—La pompe à incendie est destinée à éteindre les incendies.

" Art. 2.—Tout habitant de cette commune est pompier en naissant.

Un pauvre diable, entré chez un homme d'affaires véreux pour donner des signatures de complaisance, passe en police correctionnelle pour s'être attribué une des redingotes du patron...

Et le président, juste mais sévère, lui demandant pourquoi, le pauvre diable répond naïvement :

Dame ! Monsieur, puisqu'il m'avait pris pour endosser ses effets !

Un financier véreux se débat contre les exigences pécuniaires du rédacteur d'une feuille de chou.

— Enfin ! Mōssieu — s'écrie-t-il — c'est du chantage !

— Non, Mōssieu, c'est du... Comme Herz.

Napoléon le Grand a su remuer le monde, mais n'a jamais su remuer une salade.

PUÉRILITÉ

Vous étiez, dimanche, à la musique Et je les ai vus, allez, vos yeux ! Vos yeux tantôt vert et tantôt bleus, Avec leur doux éclat métallique.

Entre vos compagnes, vous passiez Et repassiez, près de moi, sans cesse : Et j'admiraï la délicatesse De vos mains et de vos petits pieds.

Vous me paraissiez avoir des ailes, Des ailes invisibles à tous. Oh ! Comme ils devaient être jaloux Les souliers des autres demoiselles !

M'avez-vous reconnu, seulement ? Vous êtes-vous dit : " C'est bien lui-même " Qui m'a regardée, au bal ; s'il m'aime Il souffre de son isolement ?

Hier j'aurais pensé : " non, " sans doute... Ce soir, je crois presque penser : " oui " ... Mon souvenir doit être enfoui En vous, comme un secret qu'on redoute.

Dimanche nous nous verrons encor : Pour moi ce sera nouvelle fête. Et voilà de quoi ma vie est faite : Une illusion dans un décor.

DÉCHELETTE.

C'ÉTAIT PEUT-ÊTRE VRAI !

Epicier.—Vous savez le jeune homme que vous m'avez recommandé je lui ai donné le sac.

Client.—Qu'avait-il fait ? Avait-il oublié de mettre du sable dans le sucre ou de la sciure de bois dans le poivre ?

Epicier.—Oh ! non, mais je lui avais donné à pendre sur la porte : " Ici on trouvera toutes les primeurs de la saison " il a été accrocher la pancarte au baril aux ordures.

UN PSYCHOLOGUE

Jolie servante (entr'ouvrant la porte).—Allons ! Que voulez-vous ?

Colporteur.—Mande pardon, mame... fâché de vous déranger... je voudrais seulement montrer mes marchandises à une de vos servantes.

Et la jolie servante acheta pour deux piastres d'articles dont elle n'avait nullement besoin.

IL A SES HABITUDES



Barbier.—Du bay rum, Monsieur.

Client (ignorant des rafflements capillaires).—Si ça vous fait rien je prendrai un whiskey et citron.

LÈS TALONS ÉLEVÉS ET LA CÉCITÉ

Qui n'a pas admiré une légère bottine de dame avec un joli talon Louis XV bien fait ?

Nous tous, sans doute, mais sans penser à la torture que doit endurer celle qui porte cette chaussure. Ce ne sont pas les cordonniers qui sont à blâmer pour cette mode abominable, car ils n'osent pas en faire ressortir les inconvénients à leurs jolies clientes.

Et pourtant, jugez par l'histoire suivante l'influence exercée sur la vue par les souliers à talons Louis XV.

Une jeune dame vint un jour voir un oculiste en se plaignant d'avoir mal aux yeux ; elle ne pouvait plus lire, et n'importe quelle occupation devenait promptement une souffrance pour sa vue. L'oculiste l'examina soigneusement, lui posa diverses questions et, finalement, l'étonna en lui demandant à voir son pied.

Ce dernier fut avancé et se trouva pourvu d'un méchant petit talon haut.

Le docteur l'examina un moment et dit à la malade :

—Retournez chez vous, ôtez ces talons, n'en portez pas durant un mois ; revenez alors, et nous verrons comment vos yeux s'en trouveront.

Un mois après, ses yeux étaient guéris. Ceci démontre l'influence pernicieuse des talons trop hauts sur la santé.

UNE SURPRISE

Le jour a été fixé ; il approche ; les deux tourtereaux parlent de leur prochaine vie à deux.

Elle.—Cher Frédéric !

Lui.—Oui, chérie.

Elle.—Vous savez, on dit beaucoup de mal des maris dans le SAMEDI.

Lui.—Vraiment, et qu'en dit-on ?

Elle.—Oh ! des choses horribles. On dit, mais là vous ne vous fâchez pas ?

Lui.—Mo fâcher, mon amour ! Comment pouvez-vous parler ainsi ?

Elle.—Eh ! bien, on dit que les maris ont toujours des comparaisons désagréables pour leurs petites femmes entre la cuisine qu'elles font et celle que faisaient leurs belles-mères.

Lui.—Des plaisanteries ! et des mauvaises mon âme adorée.

Elle.—J'ai peur que non, Fred. C'est que voyez-vous je ne sais pas grand chose en fait de cuisine.

Lui.—Soyez sans crainte, vous apprendrez ; enfin je ne suis pas un gourmet.

Elle.—Mais votre mère est un véritable cordon bleu.

Lui.—Ça c'est vrai.

Elle.—La mienne aussi.

Lui.—C'est encore vrai.

Elle.—Quand vous avez diné à la maison Fred, vous avez fait l'éloge de la cuisine de maman et vous avez même dit que pour certains plats elle excellait votre mère.

Lui.—C'est par ma foi exact ; pour les tartes par exemple.

Elle.—Justement. Voyez-vous maintenant où je veux en venir, cher Fred.

Lui.—Non.

Elle.—A ceci ! C'est que je vous aime tant mon ami que je serais désolée que l'intérieur de notre petite famille vous désappâtât en quoi que ce soit. Je veux votre bonheur, votre bonheur

PROPOS DE GENDRE



—Gontran, rentrons, il fait un vent abominable...

—Belle-maman, c'est prudent... à cause de votre râtelier !...

complet, absolu et j'ai décidé ma bonne mère à venir demeurer avec nous pour surveiller notre cuisine. C'est une bonne idée, ne trouvez-vous pas mon ami ?

Lui.—Si... mais c'est aussi une... surprise... je ne suis pas très bien ce soir... la migraine... permettez-moi de me retirer.

Et il rentra dans sa chambre solitaire pour mieux savourer le bonheur qui l'attendait.

TÊTE DE CHOU

C'était dans la petite ville de... une troupe d'acteurs de passage y donnait des représentations depuis deux jours. Le troisième le public était venu muni des projectiles nécessaires pour manifester son enthousiasme d'une façon touchante. On était à l'automne, la récolte de choux avait été excellente, un des spectateurs en envoya un au jeune premier.

—Mesdames et messieurs, dit ce dernier, après les trois révérences obligatoires, je pensais bien que mon jeu vous faisait plaisir, mais je n'aurais jamais espéré qu'il ferait perdre la tête à l'un de vous.

—La pièce s'acheva au milieu des applaudissements.

MAUVAISE MÉMOIRE

Lui.—Je n'ai jamais aimé ! je vous le jure ! Avant de vous rencontrer je n'ai jamais su ce que c'était qu'aimer.

Elle.—Jamais ?

Lui.—Jamais.

Elle.—Je n'aurais jamais cru que vous m'oublieriez si vite.

Lui.—Si vite ? Vous oublier, vous ? Je ne comprends pas.

Elle.—Voyons, Tancrede, rappelez-vous, en juillet dernier, à Saint Léon, pendant deux semaines, vous aviez demandé ma main, et maintenant vous dites que vous n'avez jamais aimé avant aujourd'hui, oh !... (Stanglots, cris, évanouissement).

UN PHYSIONOMISTE

Madame Pinbêche.—Si vous ne sortez pas à l'instant, j'appelle mon mari.

Colporteur (froidelement).—Votre mari n'est pas à la maison.

Madame Pinbêche.—Qu'en savez-vous ?

Colporteur.—J'ai remarqué que les maris des femmes qui vous ressemblent ne sont jamais chez eux qu'aux heures des repas ; il est dix heures, madame, désirez-vous que je vous montre mes marchandises ?

UNE LUTTE HÉROÏQUE

Sam.—Goldberg a fait faillite, m'a-t-on dit ; il a lutté tant qu'il a pu avant de faire la culbute.

Levy.—Je te crois ; il a annoncé pendant trois mois demandant un associé avec un capital pour partager les bénéfices de la maison.

PENDULE VIVANTE

Madame Roubeau.—Comment ! ma chère, vous n'avez pas de pendule dans votre chambre à coucher !

Madame Roubeau.—Mais elle me serait inutile ; je suis toujours l'heure qu'il est la nuit. Si mon mari rentre de mauvaise humeur et avec fracas il est de dix heures et demie à onze heures. S'il se fait aimable et me dit : " Bonsoir, chérie," il est plus près de une heure du matin que de minuit ; enfin s'il ôte ses bottes en rentrant et monte sans allumer le gaz, trois heures du matin sont depuis longtemps sonnées.

LE PORTRAIT DE BÉBÉ

I

Marie était blonde ; elle avait des yeux bleus, des dents blanches, des lèvres rouges, des oreilles roses, des joues fraîches, des cils et des sourcils noirs.

Jacques était brun ; il avait les yeux noirs, les dents brillantes, le nez fin, le teint pâle, les moustaches blondes et la bouche toujours souriante.

Marie travaillait au premier étage près de la fenêtre. Jacques travaillait en face. Un vrai travailleur, allez ! Il était à l'établi de six heures du matin à sept heures du soir. Le premier jour qu'ils s'étaient vus, il avait souri ; elle avait rougi, baissé les yeux et fait la moue. Huit jours après, ils se rendaient sourire pour sourire ; quinze jours après, ils s'étaient rencontrés à la porte et... ils avaient rougi tous les deux.

Un mois plus tard, ils se parlaient ; six semaines après, l'attendait le soir... six mois enfin et tout le monde était d'accord, eux, les parents, les amis, et l'on s'épousait.

Vous dire ce que l'on s'amusa à la noce est peu facile. Oh ! la jolie petite fête ! Comme tout ce monde était joyeux ! Comme on riait, comme on dansait.

Il fallait voir ce ménage-là travailler ! Ah ! mais c'est que ni Jacques ni Marie ne voulaient que leur petit fût malheureux. Ils voulaient qu'il eût, en venant au monde, son petit trousseau bien complet, ils voulaient que la tirelire fût pleine, afin que Bébé ne manquât de rien.

C'est rude, allez, le travail ; ils le savaient par eux-mêmes, les courageux, et ils voulaient que Bébé ne devint pas un ouvrier.

Aussi, pour leur enfant futur, ils en usaient de la santé ! ils en sacrifiaient de la vie ! les braves gens !

II

Un dimanche, Jacques revenait de l'atelier après sa demi-journée...

Il était père !

Ah ! le fou ! il fallait voir ; il allait, il venait, il courait, il chantait... Il mangeait la petite mère de baisers... Et son bébé donc ! il faillit l'étouffer... Il prit plus de dix témoins pour déclarer son fils à la mairie.

Dès que les fêtes furent finies, le travail recommença, et fort ! Dame, on était trois.

Pendant un an, Bébé devint beau, mais beau ! et amusant donc ! Jacques trouvait qu'il ressemblait à Marie. Marie trouvait qu'il ressemblait à Jacques — naturellement.

Il avait des mines si jolies qu'un dimanche de soleil on le mena chez un photographe et que Jacques dit :

— Vous savez, pas d'économie... de la belle ouvrage... mettez-y le temps.

Le portrait, bien ressemblant, fut encadré et pendu d'un côté de la cheminée, en pendant avec le portrait en miniature de la grand'mère.

III

Un soir, lorsque Jacques rentra, Marie lui dit que Bébé avait mal à la gorge.

Il courut vite chercher le médecin, on exécuta son ordonnance. Tout la nuit, elle ou lui portèrent le pauvre petit dans leurs bras. Au matin, Bébé expira sur les genoux de son père.

Ah ! si vous aviez vu Marie devant le berceau de son fils !...

— Pourquoi me l'avez-vous pris, Seigneur ? Qu'est-ce qu'il avait fait, le pauvre chérubin ? Vous savez bien que mon homme ou moi, si vous nous aviez demandé notre vie, nous vous l'aurions donnée... Mon Dieu, qu'est-ce que vous

BIENVENU !



La reine des Iles des Cannibales. — Ah ! Ce cher ambassadeur, comme il arrive bien ! Quelle agréable surprise ! juste en temps pour diner, cher. Vous savez : à la fortune du pot. Votre gracieux maître sera dûment informé qu'on vous a accordé les honneurs de la table.

voulez donc que je fasse maintenant sans mon petit ?

Et quand les croque morts vinrent lui voler son enfant, quelle affreuse scène !...

Dès que le pauvre petit corps fut dans le cimetière, le ménage devint triste. Marie pleurait, pleurait toujours ; Jacques, sachant qu'il ne devait plus trouver la gaieté au foyer rentrait tard. On se disputa, on se fâcha... et, comme les petites joues roses sur lesquelles les lèvres se rencontraient n'étaient plus là, on resta des jours, des semaines à se boudier.

Un jour, las d'une vie qui n'amenait que des disputes, qui ne promettait que des ennuis pour le présent, que de la misère pour l'avenir, on se fâcha pour tout de bon, et l'on résolut de se séparer.

Tout était entendu, et Jacques dit :

— Je suis un homme, je travaille, je gagne ma

vie ; je pars avec mes effets, et je te laisse tout le ménage.

— Je n'en veux pas, le ménage est à vous, je ne veux rien de vous.

— Tu dis des bêtises ; je te laisse tout et voilà.

— Non ; je ne veux rien qu'une chose et je l'ai. J'irai demeurer avec ma mère.

— Quelle chose que tu as prise ?

— Le portrait de Bébé.

— Et elle montra le petit tableau.

— Ah ! mais non !... pas ça !... prends tout ici, tout, le ménage, les affaires, mais Bébé, c'est à moi !

— Oh ! tu n'auras pas le courage de le prendre à sa mère !

Il fut remué par l'accent avec lequel Marie dit ces mots.

— Au moins, avant de partir, je peux bien le voir.

— Pauvre mignon ! fit la mère, les yeux pleins de larmes et souriant au portrait.

Jacques s'avança près d'elle pour regarder par dessus son épaule, et, le cœur gonflé, essuyant ses yeux de ses grosses mains rudes :

— Pauvre bébé ! S'il était là !

— S'il était là, tu aurais été raisonnable.

— Ses bons petits yeux !

— Les tiens !

— Oui, presque... mais il avait ta bouche...

— On dirait qu'il sourit encore...

— C'est ton sourire... de dans le temps, quand tu souriais.

— C'est quand tu étais bon avec moi.

— Tiens ! tu étais gaie... j'avais du plaisir à être à la maison.

— Mais je ne pleure que parce que j'y suis seule...

— Si tu avais seulement pleuré avec moi...

— Je pleurais le jour... Quand tu revenais, je ne voulais pas pleurer... Et je ne pouvais cependant pas rire !

— Eh bien ! alors, — et il éclata en sanglots, — c'est pas des raisons pour me chasser, ça ?...

— Mais, reprit Marie en larmes, je

ne te chasse pas ; c'est toi qui me quittes.

— Moi !

Il prit sa femme dans ses bras : leurs lèvres se touchèrent.

On pleura, on embrassa le portrait, on s'embrassa, on pleura encore, et tout fut oublié.

Comme ça lave, les larmes !

UN CALMANT

M. Lamoureux. — J'ai monsieur, l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille ; je ne puis vivre sans elle.

Grognetrop. — Parfait, jeune homme ; enchanté ! moi je ne puis vivre avec elle ; choisissez votre jour.

M. Lamoureux. — Ah !... c'est que... c'est un choix qui demande à être fait avec réflexion.

ATOVISME



Visiteuse.—Il est adorable, pensez-vous qu'il marchera sur les traces de son père ?

Maman.—Le chéri, je le crois, il commence déjà. Il me tient debout toute la nuit et il est d'une humeur massacante le matin.

BEURRE FRAIS

Pour avoir du beurre toujours frais, voici une recette qui, paraît-il, donne de bons résultats :

Après avoir bien lavé et soigneusement essuyé le beurre avec un linge, remplissez des pots de grès en ayant soin de ne laisser aucun vide.

Placez ces pots dans une chaudière à moitié pleine d'eau que vous chaufferez jusqu'à ébullition. Retirez les pots quand l'eau est refroidie.

Ainsi préparé, le beurre reste frais pendant six mois et son goût est même plus fin que du beurre frais battu.

Le beurre, en se fondant dans l'eau chaude, laisse déposer au fond tout le *caseum* ; on obtient ainsi un beurre pur.

THEATRE ROYAL

"THE LIFE GUARD"

"The Life Guard" est à l'affiche du Théâtre Royal pour cette semaine. C'est un des meilleurs mélodrames que le populaire théâtre de la rue Côté ait servi depuis longtemps à ses habitués.

La scène se passe aux environs de New-York, et les situations sont essentiellement américaines. La partie dramatique, beaucoup chargée, n'en est pas moins très émouvante. Il faut admirer une superbe mise en scène que le talent des mécanistes a rendue aussi saisissante que très appropriée aux événements qui se déroulent.

Dans le rôle du capitaine Jack Wallingford, M. J. J. Dowling a un emploi dont il sait tirer tout le parti possible.

Il est soutenu par une compagnie choisie.

Mlle Mira Davis, dans le rôle de "Drift," a eu tout un succès par une interprétation remarquable.

Il faut mentionner l'échelle humaine comme merveille de gymnastique et la descente du héros de la pièce par l'échelle de sauvetage, lorsqu'il échappe aux flammes qui l'environnent.

La représentation sous tous les rapports mérite d'être vue, et il y avait foule aux représentations de cette semaine. La semaine prochaine la célèbre compagnie de variétés de "Reilly & Woods."

MON PAYS

Le petit vin de chez nous
Est chose légère ;
J'en avale de grands coups ;
Il ne grise guère.
Il me fait, quand je le bois,
Le cœur et l'esprit plus droits :
Et Rabelais autrefois
En but à plein verre !

La campagne de chez nous
A le charme intime.
Point de paysages fous,
Point d'horreur sublime :
Mais des près moelleux aux pieds ;
Petits bois, petits sentiers ;
Et des rangs de peupliers
Dont tremble la cime.

Les bonnes gens de chez nous
Ont peu de science,
Mais de l'esprit presque tous
Et de la vaillance.
Ici plus d'un travailleur,
Vrai Gaulois, garde en sa fleur
Le bon sens libre et railleur
De la vieille France.

Le grand fleuve de chez nous
A maintes lubies.
Ses bancs de sable et ses tourtes,
Chacun s'en méfie.
Il est fainéant, c'est sûr ;
Mais il contient tant d'azur
Qu'à voir couler son flot pur
Je passe ma vie.

J. LEMAITRE.

UNE BONNE HISTOIRE

"Un ancien sous-officier des chasseurs d'Afrique retraité avait loué un logement, avenue de Choisy : il lui était interdit d'avoir un chien.

"Il passa outre, et fut appelé en justice de paix. Il s'exécuta alors et vendit son chien, mais il amena chez lui... une âne !

"Aussitôt installé, l'animal aux longues oreilles se mit à braire, tout l'immeuble fut en révolution.

"Le propriétaire arriva et, plein de colère :

"—Ma maison n'est pas faite, dit-il, pour loger des ânes !

"Vous y logez bien vous-même ! répartit l'ancien sous-officier.

"On alla ensuite chez M. Bolot, commissaire de police, qui fit comprendre au chasseur d'Afrique la différence qui existe entre un quadrupède et un propriétaire. L'âne délogea."

Et le vieux sous-officier s'en alla en grommelant :
"—J'ai eu tort. J'aurais dû amener un porc !..."

QUEEN'S THEATRE

La présence à Montréal de la troupe d'opéra comique de Camille d'Arville et l'exécution par cette troupe de l'opéra de Madeleine ou le *Magic Kiss* sont de véritables événements qui feront date dans la saison théâtrale de 1891.

Camille d'Arville a obtenu un succès éclatant dans toutes les villes où elle a joué et son rôle de Madeleine est celui dans lequel elle apparaît avec le plus de brio. La pièce a été écrite par Stanislas Stange.

L'idée d'où est sortie cet opéra-comique est charmante. Le baron de Grim, un centenaire, s'est laissé dire qu'il pouvait obtenir un baiser d'une jeune fille qui n'en aurait encore accordé à qui que ce soit, il rajourna de vingt-cinq ans et qu'à chaque baiser subséquent il gagnerait toujours un quart de siècle.

Le baron comme bien on pense se met à la recherche de cette merveille, et la trouve en Madeleine. Bref au second acte le centenaire est devenu un beau jeune homme de 25 ans que Madeleine aime éperdument, mais qu'elle n'ose même plus regarder car on lui a dit qu'un baiser de plus serait mortel pour le baron.

Comment tout cela finit, c'est ce que le SAMEDI ne veut pas dire à ses lecteurs de peur de gâter leur plaisir.

La musique, qui est délicieuse est de Julian Edwards et la troupe qui l'exécute est une des meilleures que nous ayons reçues à Montréal, elle comprend entr'autres artistes H. C. Ramecroft, George C. Boniface, Aubrey Bouceault, Laura Joyce Beel, venue pour la septième fois, Maud et Helda Hollins. Les choristes sont au nombre de 60 et les décors et les costumes sont neufs et très beaux.

La première représentation à Montréal sera la 125^e représentation de cet opéra-comique ; à cette occasion les directeurs offriront à chaque dame un magnifique portrait de Mlle Camille d'Arville. Mercredi soirée des étudiants du McGill.

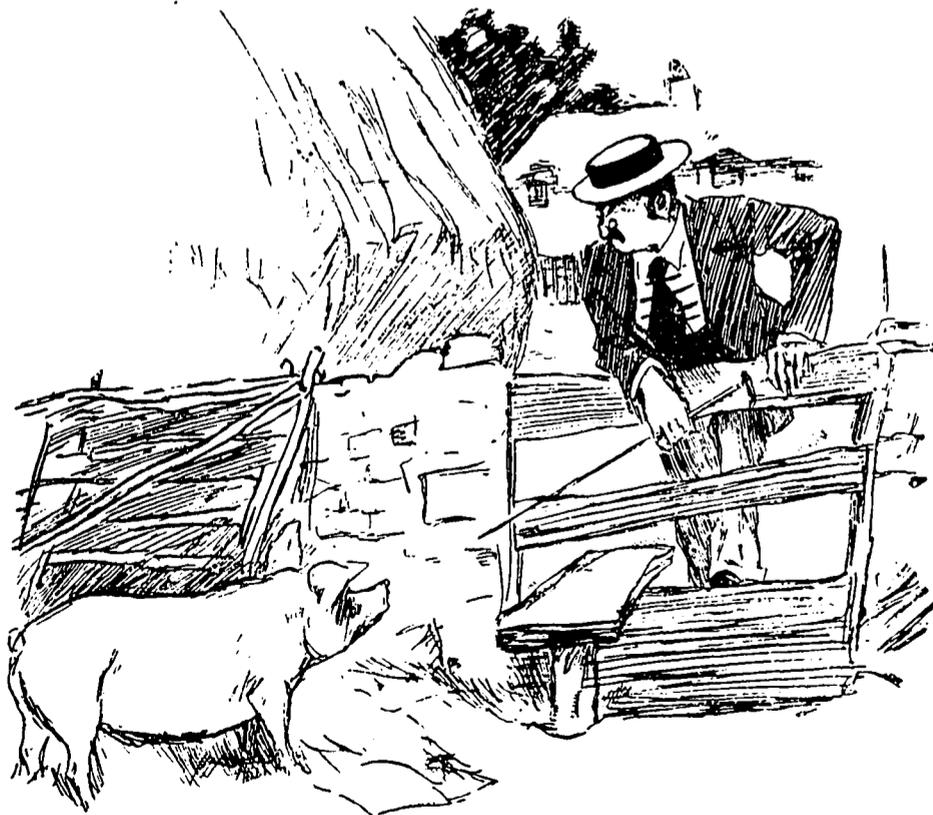
UN FLOU

Henri.—Tu vois bien, petite sœur ce grand là, là bas, avec des favoris blancs, le misérable il m'a fait perdre dix mille piastres.

Henriette.—Comment ça ?

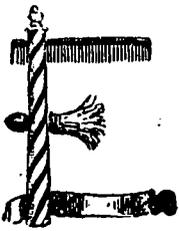
Henri.—Il n'a pas voulu que j'épouse sa fille.

QUESTION RELIGIEUSE



Inkelstein.—Bourgoi du me recartes gomme ça... ? Che feux bas de mancher.

UNE IDYLLE AU DÉSERT



strée le cap Tenez et l'embouchure du Chélif, s'élève la région montagneuse du Dahra, le littoral algérien si tristement célèbre par les hauts faits d'un de nos officiers généraux.

La plage est abrupte, la montagne sauvage. Les tribus kabyles qui campent dans ses flancs changent souvent de place. Les chevaux ont vite brouté l'herbe aussi maigre qu'eux, et l'eau des citernes est promptement tarie par les gosiers altérés des hommes et des troupeaux.

Peu d'ombrages sous ce ciel torride. Le figuier, arbre de providence, étend seul, çà et là, des rameaux accessibles au bras qui récolte ses fruits, au front qui récolte sa fraîcheur. Le jubier a un feuillage avare et tardif, abri insullisant au pays du désert; quant au bananier superbe, il élève trop haut ses fruits exquis et sa tête orgueilleuse pour être apprécié du voyageur.

Non loin d'une petite anse où la mer éternellement bleue berce ses flots tièdes, où la brise empêche la chaleur du jour, dans un pâturage jauni, une petite tribu vient d'organiser son campement.

Les tentes établies, les chevaux mis en liberté, les esclaves courent, leur testé sur la tête, puiser l'eau nécessaire aux ablutions quotidiennes, au pilon du soir.

Quelques vieux cheiks fument le chibouk, les femmes préparent le repas, les jeunes gens commentent entre eux les événements du dernier marché, maudissant la justice vacillante du cadî et la cupidité de son *chaouch*.

Le soleil se cache déjà derrière la cime des monts; c'est l'heure bienfaisante qui permet de soulever le rebord des tentes et invite à la prière.

Après avoir puisé de l'eau à la citerne, une jeune Kabyle vient s'asseoir au pied d'un figuier.

C'est une belle créature, réalisant le type pur de sa race : peau vermeille, œil de feu, attaches mignonnes cerclées d'anneaux de cuivre, bouche pensive et dents blanches. Elle est vêtue d'une *eldimech* de toile bleue; un voile cache ses cheveux noirs; à ses oreilles sont attachées des boucles fabuleuses, où deux sequins d'or pendent enfilés.

"Pourquoi êtes-vous rêveuse ce soir, Kiamilé?" fait tout à coup un beau cavalier, s'étendant sans façon sur l'herbe, près de la jeune fille.

Kiamilé tressaille et regarde Ahmed, son ami d'enfance, le fils du riche voisin Nadji Mustafa.

"J'ai tort sans doute, dit-elle, répondant plu-

ELLE DEVAIT S'ÉVANOUIR



Jeune danseuse. — Franchement quand on a une tête comme ce monsieur on reste chez soi; j'aimerais mieux m'évanouir que danser avec lui! Le connaissez-vous madame?

Danseuse mère. — C'est mon fils aîné.
Et la jeune danseuse s'évanouit.

tôt à une question qu'elle s'est posée qu'à celle du jeune homme. L'obéissance n'est-elle pas une vertu essentiellement féminine et musulmane? Allah le veut! je suivrai ses ordres... mais pourquoi le devoir est-il parfois si pénible à accomplir?

— Voici: Sidi Méhémet, de la tribu des Oquetas, qui campe près d'ici, a rencontré mon père au marché. Il est venu sous notre tente boire le café et fumer le chibouk. Méhémet vient d'obtenir la répudiation de sa quatrième femme, la pauvre Fatma, qu'il chasse parce que la petite vérole l'a défigurée... c'est indigne!

— Cette vilaine action vous fait de la peine, *djanoum*? Vous avez le cœur tendre et généreux? Je dirai à mon père de prendre Fatma à son service. Elle soignera les chevaux. Cela ne la changera guère de servir les animaux après avoir servi son mari!"

Ahmed rit et badine sans parvenir à dérider sa belle amie.

"*Neh!* Vasilidil! crie-t-il à une petite esclave qui passe, tenant un bol de lait dans ses mains, apporte ici ton *naleb* afin de recueillir les larmes de Kiamilé!"

Cette plaisanterie n'a pas plus de succès que la précédente.

Kiamilé reste morne, les yeux baissés, les mains croisées sur ses genoux.

"Après avoir bu le café, continue la jeune fille — reprenant son récit comme si elle n'eût pas entendu les propos d'Ahmed — Sidi Méhémet a compté dans les mains de mon père la somme de cinq cents douros.

— *Vallah!* est-ce qu'il la lui devait depuis longtemps? fait le jeune homme toujours railleur.

— Depuis qu'il m'avait demandée en mariage à mon père.

— Sidi Méhémet?... "

Ce nom est prononcé d'une toute autre façon par Ahmed.

Il fronce les sourcils, se relève d'un bond. Il est maintenant debout devant Kiamilé et a jeté au loin sa cigarette.

"Ce misérable, vendeur de moutons étiqués?... demande le voisin d'une voix étranglée.

La jeune fille baisse la tête sans répondre.

Ahmed ben Nadji Mustafa, le richard de cette pauvre tribu (car toutes les richesses sont relatives en ce monde), sent son cœur battre d'une manière inusitée. Son amie d'enfance, la petite Kiamilé, va quitter leurs tentes? Il n'aura plus le droit de voir son doux visage, qui se découvre devant lui comme devant un frère. Un étranger, indigne d'apprécier Kiamilé, l'épousera et deviendra son seigneur. Elle s'éloignera, cette sœur chérie dont la voix résonne si agréablement aux oreilles d'Ahmed. Tous les pâturages lui sembleront désormais sombres et vides! Pour l'Arabe qui n'a pas de demeure stable, la terre de prédilection est celle que foule sa bien-aimée. La patrie n'est-elle pas attachée à la semelle de ses sandales?

Qu'est-ce que les troupeaux de moutons à la laine épaisse, les chevaux qui caracolent et font lever la poussière, les *télis* pleins de froment rare portés par les ânonas, tous ces témoignages de la fortune d'un pasteur kabyle? Rien. Le plus grand trésor qu'Allah ait donné de posséder à l'homme ne consiste pas dans ces signes extérieurs de prospérité. Que son cœur soit rempli, et c'est assez; sa richesse est complète.

Jusqu'à ce jour Ahmed n'avait pas songé que Kiamilé pourrait se marier en dehors de la tribu — il y avait si peu de temps qu'ils jouaient encore ensemble, tous deux enfants! — Il ne pensait point que la fillette d'hier était aujourd'hui une jeune fille. La révélation de Kiamilé l'éclaire subitement sur l'état de son cœur. Non! personne ne lui enlèvera sa sœur... sa fiancée!

S'inclinant vers sa gentille amie, Amed lui dit d'une voix douce et tremblante, à l'accent de laquelle on ne peut se méprendre :

"Kiamilé, si votre père, au lieu de vous fiancer à Sidi Méhémet, avait promis votre main à un garçon de notre tribu... à un ami d'enfance, dont vous connaissez le caractère aussi bien que les

TROP D'IMAGINATION



Leposeur. — Décidément mademoiselle Jeanne rien ne vous étonne.

Jeanne. — M'étonner de quoi?

Leposeur. — Vous ne trouvez rien de changer en moi ce matin?

Jeanne (l'examinant avec attention). — Mais non, rien.

Leposeur. — Vous avouerez que c'est pousser la plaisanterie un peu trop loin, vous voyez bien que j'ai rasé mes moustaches ce matin. (Accompagné du portrait du jeune Leposeur avant l'opération).

yeux... l'obéissance vous semblerait-elle plus facile?"

La jeune fille rougit, se lève, pose la testé sur son épaule et répond, confuse, mais souriante :

"Une fille musulmane ne choisit pas son époux... Cependant si le garçon de la tribu vous ressemblait... Ahmed, j'avoue qu'il aurait chance d'être bien accueilli."

Et Kiamilé s'éloigne, le cœur plein d'espérance.

Le jeune homme se rend sous sa tente, parle longuement à son père, fait ses ablutions, sa prière, puis revêt son plus beau haïck, passe ses poignards dans sa ceinture, son fusil en bandoulière, selle son coursier rapide, et prend le chemin qui conduit à la tribu des Oquetas.

Le premier quartier de la lune éclaire faiblement les rochers de granit aux formes fantastiques, la route sablonneuse, et les buissons épineux des figuiers d'Inde qui croissent dans les interstices des pierres. Au loin on entend le cri de la chouette, troublant le silence de cette belle nuit.

Ahmed est emporté par le galop rapide de son cheval, le fusil en arrêt, prêt à tirer sur l'ennemi nocturne — le chacal — ou bien l'hyène, qui le suit toujours pour prendre part au festin des morts. De petites lumières paillettes éclairent la plaine, les aboyements des chiens annoncent l'étranger : Amed est parvenu chez les Oquetas avant le milieu de la nuit.

Le derviche Bou Sendjak connaît le riche pasteur. Plus d'une fois, lorsqu'il quêteit pour ses pauvres ou pour lui-même, le généreux Amed a jeté des douros dans sa sébile. Aussi, lorsque le jeune homme met pied à terre devant sa tente, le derviche l'accueille avec des cris d'allégresse, malgré l'heure avancée, et les protestations de dévouement dont le vocabulaire arabe est prodigue.

"Qu'Ahmed ben Nadji Mustafa soit le bienvenu sous la tente du pauvre! s'écrie-t-il. Vite, esclave, un lit et du café pour l'hôte béni qu'Allah nous envoie!"

Sans façon le Kabyle accepte l'hospitalité qu'il doit largement payer. Puis il prend à part le vieux derviche et lui expose ses projets. C'est à l'homme religieux qu'il s'adresse, le priant ardemment de lui donner un conseil.

Le derviche écoute Ahmed sans laisser trahir les impressions que son récit a pu éveiller en lui. Bou Sendjak est diplomate par nature et par profession, il réfléchit au profit qu'il peut tirer de cette aubaine. Les confessions musulmanes doivent toujours coûter cher aux croyants.

« Sidi Mèhémet a donné cinq cents duros à Hadji Ali le cultivateur, pour obtenir la main de sa fille Kiamilé, ajoute Ahmed en terminant.

— C'est une belle dot ! ne peut s'empêcher de le derviche.

— Kiamilé vaut cent fois plus encore ! s'écrie l'amoureux ; et dussé-je vendre jusqu'au dernier mouton de mes troupeaux, je ferai tout au monde pour obtenir le désistement de Sidi Mèhémet...

— Heu ! heu ! fait l'homme d'un air de doute... Pour que Sidi Mèhémet ait donné une telle somme, avant l'époque des moissons, il faut qu'il soit très épris de la belle...

— Mais le cadi ne pourrait-il revenir sur son arrêt ? Avoir répudié Fatma parce qu'elle est défigurée, ne me semble pas un prétexte suffisant... Ne pourrait-on lui chercher chicane ?

— Certes, en prenant du temps, en dépensant beaucoup d'argent, peut-être y aurait-il matière à procès, et encore faudrait-il que la famille de la femme répudiée prit l'initiative...

— Allah ! Allah ! que faire ? soupire le jeune homme, qui commence à se désespérer.

— *Quand Allah ferme une porte, il en ouvre mille*, assure un proverbe turc ; prenez patience jusqu'à demain, mon fils ; la prière matinale nous inspirera sans doute...

Et le derviche, qui a sommeil parce qu'il n'est pas amoureux, prend congé de son hôte, après s'être assuré que les lois de l'hospitalité ont été rigoureusement observées.

Le lendemain, Bou Sendjak fait deux visites qui jettent Ahmed dans de vives perplexités. Il va voir Sidi Mèhémet et le cadi. Tous deux, au dire du derviche, sont fort mal disposés à accepter les offres du jeune Kabyle. Le pasteur s'entête à épouser Kiamilé, et le cadi veut maintenir sa sentence. Ahmed s'est cependant fait suivre à la tribu des Oqetas par deux moutons bien gras — superbe cadeau à recevoir, même en dehors de la fête du *Courban Bayram* — qu'il s'empresse d'offrir au derviche.

Mais comme les entraves ajoutent un nouveau prix à chacun de nos désirs, Ahmed fait don à la mosquée de plusieurs *outres* d'huile, afin d'entretenir les lampes du sanctuaire.

Lorsque le jeune Kabyle appose son cachet au bas du parchemin qui notifie cette largesse, le derviche a une idée lumineuse : — inspirée peut-être par les lueurs futures que l'huile devait alimenter.

« Mon bon ami ! s'écrie-t-il tout à coup, en prenant les mains d'Ahmed, vous avez une éloquence qui fendra le cœur des pierres. Allez demain chez Sidi Mèhémet... vos raisons seront plus convaincantes que les miennes. »

Ahmed dort très mal cette nuit-là. Il rêve que son rival épouse Kiamilé et l'emporte sur un chameau gigantesque, que son cheval ne parvient pas à suivre...

Il s'éveille inquiet, tourmenté, et le cœur indécis sur l'issue de ses entreprises. N'est-ce pas une folie d'aller dire à un rival : « Cédez-moi votre fiancée, je donnerai la somme que vous demanderez ? » Et si, par hasard, Sidi Mèhémet n'est pas avide ? s'il préfère une belle et charmante fiancée aux pièces brillantes des duros ?

Ahmed part cependant. La démarche est pénible, mais il la fera. Un instant il a eu la sombre pensée de tuer son ennemi ; mais acheter le bonheur au prix du sang, c'est le tenir à jamais.

Drapé dans son burnous et mordant sa lèvre, le fier Kabyle frappe à la porte de Sidi Mèhémet. L'aspect de son rival le rassure : celui-ci l'accueille avec le plus vif empressement, et lui offre du café et une pipe.

Ahmed aborde aussitôt la question qui l'opprime. Veut-il renoncer à Kiamilé ? il est prêt

à lui donner en chevaux, mulets, ou sacs de blé, le double de la somme qu'il a donnée à Hadji Ali...

Sidi Mèhémet se récrie. Il n'est pas besogneux, Allah le sait ! Ses quatre femmes ont chacune leur tente et leurs esclaves... elles portent des robes neuves à chaque bayram et ont des bijoux à profusion... mais si réellement Ahmed est malheureux de cette union, si le destin a manqué à son cœur le nom chéri de Kiamilé, il ne veut pas lui causer de chagrin... Il reprendra la dot versée entre les mains du vieil Hadji Ali. Ahmed est au comble de la joie : ses yeux étincellent et il serre dans ses bras celui qu'il détestait un moment auparavant.

Si Mèhémet est homme de cœur, il est homme

APRÈS LE BAL



Lui. — Quelle délicieuse valse ! Comment pourrai-je jamais m'acquitter...
Elle (dont la traîne à légèrement souffert). — Oh ! Monsieur ! Voyez ma couturière, elle règlera avec vous : ces détails sont au-dessous de moi.

d'affaires : il tend au jeune Kabyle un papier qui engage celui-ci à lui payer sans retard mille duros.

Enchanté d'en être quitte à si bon compte, Ahmed appose son cachet et revient tout joyeux à la tente de Bou Sendjak.

Mais arrivé là, quelle est sa stupefaction en voyant le cadi qui a daigné venir en personne lui annoncer une bonne nouvelle !

L'acte de répudiation de Fatma n'est pas encore sorti de son écritoire ; il peut l'annuler s'il le veut. Ce serait une bonne action, en vérité, que de rendre à cette pauvre épouse sa place primitive sous la tente de son époux ingrat... et comme, selon la loi, un musulman ne peut avoir que quatre femmes légitimes, il serait impossible à Sidi Mèhémet d'épouser Kiamilé...

Ahmed se souvient trop tard que si son généreux rival a rédigé un acte de donation en sa faveur, il a totalement oublié de se désister d'une façon valable selon la loi...

Il n'a apposé son cachet au bas d'aucun parchemin : sa parole d'honneur est-elle une suffisante garantie ?

Le magistrat offensé d'une telle proposition pousse de hauts cris. Certes ! il est connu dans tout le Dahra pour son intégrité. N'aurait-il que deux mulets à l'écurie — lui qui en aurait besoin du double ! — s'il en était autrement.

Ahmed tâche en vain de calmer le cadi qui part furieux. Il laisse son chaouch, heureusement ! et en glissant sa bourse dans la main du fidèle employé, en promettant d'envoyer deux

mulets et quelques moutons, le jeune Kabyle obtient l'assurance formelle que l'acte de répudiation sera annulé.

Resté seul avec le derviche, Ahmed est même obligé de signer quelques obligations envers son hôte. N'est-ce pas grâce à lui que Sidi Mèhémet a changé d'humeur, et que le cadi est revenu sur sa décision ?

On ne peut trop payer de si grands services. Ahmed ben Mustafa prend enfin congé de Bou Sendjak, et s'éloigne sans regret de la tribu des Oqetas, où il a laissé une bonne part de sa fortune.

Tout s'accomplit pourtant selon les promesses de Bou Sendjak.

Sidi Mèhémet est venu, tout penaud, reprendre sa parole. Il a réintégré sa femme au logis après lui avoir fait des excuses. Quant au cultivateur Hadji Ali, inutile d'ajouter qu'il a été très honoré de donner sa fille Kiamilé au fils du riche Hadji Mustafa, contre la somme de mille duros.

Au comble de ses vœux, Ahmed revient sur ses réflexions passées et en tire cette conclusion — qui sera aussi la mienne :

« Le plus grand trésor qu'Allah ait donné à l'homme de posséder, c'est un cœur plein de tendresse. »

Mais les troupeaux, les chevaux, les ânes, les pâturages, sont également des dons de la fortune très appréciables : car si l'amour donne le bonheur, la prospérité aide souvent à le conserver, ou à l'acquérir.

Léa HANOURM.

NUAGES A L'HORIZON

Il y a quinze jours qu'ils sont mariés ; elle fait partie d'une société de tempérance et lui, pour gagner son cœur, s'est privé de toute boisson depuis deux mois.

Elle. — Mon ami ne crois-tu pas que ton habit a besoin d'un bon coup de brosse.

Lui (à demi-voix). — Pas tant que moi d'une bonne brosse.

ECHANGE DE PRÉSENTS

Jeune client, tristement. — Je désirais rendre, la bague de fiançailles que je vous ai achetée il y a quelques jours.

Bijoutier. — Elle ne plaît pas à votre fiancée ?

Jeune client. — Si, si, mais... un autre jeune homme lui en a donné une semblable et si cela vous est indifférent je changerai la mienne pour un cadeau de noces.

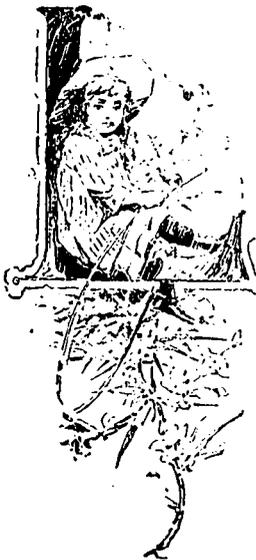
BONNE PRÉCAUTION

M. Lee. — J'ai entièrement perdu la mémoire et désire vous consulter sur mon infirmité.

Docteur. — Très bien... très bien... voyons... vous dites... hum... perte de mémoire... c'est une des maladies pour le traitement desquelles je demande toujours mes honoraires... en avance.

LA COMTESSE OLGA

(Pour le SAMEDI)



A fête battait alors son plein ; et aux sons entraînants de l'orchestre tzigane, se mêlaient les bruits harmonieux des grelots et des clochettes des chevaux.

La "Néva" présentait ce jour là, un spectacle inaccoutumé ; le gouverneur de St-Petersbourg donnait au corps diplomatique une grande kermesse sur le beau fleuve gelé et la fine fleur de l'aristocratie russe avait, en masse, répondu à l'invitation qu'elle avait reçue.

Les plus beaux équipages, les plus belles livrées semblaient s'être donnés rendez-vous. Le soleil ce beau soleil couchant des hivers de Russie avait lui aussi voulu être de la fête et inondait de ses derniers rayons le cours merveilleux qui ressemblait à un serpent d'argent.

Quatre heures venaient de sonner lorsqu'un traîneau élégamment attelé fit son entrée sur le fleuve et vint prendre la file.

Dans ce traîneau, enveloppés de fourrures se devinaient plutôt qu'on ne les voyait deux hommes de haute stature, renversés non chalamment, et semblant regarder avec une avide curiosité, le spectacle enchanteur qui se déroulait devant leurs yeux étonnés.

Ce traîneau était celui du comte Yvan Alexief, fils d'un des aides de camp de sa Majesté le czar de toutes les Russies, un beau jeune homme de 25 à 26 ans, grand, élancé, à la taille svelte et souple, aux yeux bleus d'azur, à la barbe blonde, en un mot représentant dans toute sa force et dans toute sa beauté le type moscovite.

Son compagnon, Gontran de Roquefeuil était un français du même âge que lui.

Les deux jeunes gens, se trouvant à Paris dans le même collège où Yvan avait fait ses études, avaient ressenti l'un pour l'autre une sincère amitié. Gontran que son père destinait à la carrière diplomatique, parcourait l'Europe en voyage d'études et de passage à Pétersbourg il n'avait pas manqué d'aller rendre visite à son vieux camarade.

Ravi de cette bonne aubaine, Yvan l'avait reçu à bras ouverts, lui prodiguant toutes les ressources de cette hospitalité, qu'ont coutume de pratiquer ses compatriotes.

Son rang, son nom, lui ouvraient les portes et les salons les plus fermés, et il avait tenu à honneur d'emmener son ami à la fête du gouverneur.

Yvan, accoutumé à tout ce luxe et à ce genre de fête, qu'il voyait depuis nombre d'années, regardait d'un œil distrait les traîneaux qu'ils dépassaient où qu'ils croisaient : mais pour Gontran, tout était nouveau, il lui semblait être transporté dans quelque pays enchanté, et il ne cessait de poser à son Mentor toutes sortes de questions auxquelles celui-ci d'ailleurs s'empressait de répondre de la meilleure grâce du monde.

Ils se laissaient emporter par leurs chevaux conduit par la main sûre du Moujik, lorsque tout à coup la course se ralentit et bientôt toute la file d'équipages s'arrêta à quelques pas d'eux, Gontran aperçut un traîneau merveilleux, emporté à toute vitesse par deux Orloff qui balayaient la neige avec leur longues queues, et couchée plutôt qu'assise dans le traîneau, il put observer une femme disparaissant sous des couvertures de zibeline et de renard bleu.

Cette apparition, ce temps d'arrêt pressèrent Gontran à questionner son ami.

Mais il n'avait pas terminé sa phrase. Comment lui dit Yvan, tu ne connais pas la belle comtesse Olga, et tu es à Pétersbourg depuis deux jours : Apprends, mon cher, que cette divinité est la reine des fêtes dans lesquelles elle veut bien paraître, qu'elle veut bien honorer de

sa présence : et ce temps d'arrêt dans la marche des équipages n'est qu'un juste hommage rendu à sa noblesse à sa beauté.

Gontran ne comprenait que très vaguement ce que lui expliquait son ami avec une volubilité peu conforme aux usages et au caractère russes ; cependant il n'insista pas pour le moment du moins.

Le traîneau de la belle inconnue disparu, la file se remit en route, mais Gontran qui s'était contenté de l'explication qui lui avait été donnée, commençait à sentir sa curiosité s'éveiller ; après un silence de quelques instants, il s'adressa de nouveau à Yvan, et lui demanda de compléter son éducation au sujet de la belle comtesse Olga.

Ça y est, lui répondit gaiement le jeune russe, elle t'a ensorcelé comme les autres, bien que tu n'aies même pas aperçu le moindre de ses traits ; il ne lui a suffi que de passer devant toi comme un fantôme pour que son souvenir reste gravé à jamais dans ton esprit.

C'est son histoire que tu me demandes, je vais te la conter, mais comme elle est assez longue, comme la nuit arrive et que le vent commence à nous cingler désagréablement le nez, nous allons dîner, et là près d'un bon feu, en face d'une bonne table et de quelques bouteilles de votre vieux champagne dont j'ai gardé un si excellent souvenir, je vais te narrer l'histoire que tu semble désirer si ardemment.

Puis il ordonna au Moujik de rentrer.

Quelques instants après les deux jeunes gens étaient confortablement installés dans l'un des salons d'un restaurant à la mode, et lorsque la servante se fut retirée, Yvan entonna le chapitre si impatientement attendu.

La Comtesse Olga, commença-t-il, qui semble t'intéresser si vivement, bien qu'elle ne soit pour toi qu'une inconnue, est peut-être de tout Pétersbourg, la femme la plus admirée, la plus choyée, la plus adulée.

Mariée à 17 ans au comte Potokine, celui-ci eut le manque de délicatesse de la laisser veuve au bout de deux ans de mariage. A 19 ans Olga se trouvait libre à la tête d'une opulente fortune.

Belle à faire tourner la tête au plus indifférent, d'un esprit tout à fait supérieur, d'une éducation très complète, lettrée comme Madame de Sévigné, musicienne comme Orphée, je n'ai pas besoin de te dire que les adorateurs ne lui manquèrent pas : elle ne paraît pas dans le moindre bal, dans la moindre fête, sans être immédiatement escortée de ce qu'elle appelle en riant "son escadron volant."

Nombre de fois déjà ; elle a décliné les plus grands noms de Russie et en femme intelligente, elle a toujours pour chacun, un mot aimable, une attention délicate ; et bien qu'il y ait maintenant 12 ans que le noble comte est parti dans un monde meilleur, personne ne saurait dire, si quelqu'un occupe une place réservée dans le cœur d'Olga.

Toutefois, historien consciencieux, je dois te dire que le prince Popoff, un des hommes les plus répandus dans les salons de l'aristocratie semble avoir gagné au moins sa confiance. Mais le prince, qui est âgé de 65 ans paraît jouer près d'elle le rôle de père noble : il l'entoure des soins les plus minutieux ; il ne saurait permettre à qui que ce soit de le devancer pour jeter sur les épaules d'Olga, sa sortie de bal quand elle manifeste le désir de rejoindre son traîneau.

Elle reste chez elle, tous les jours de 5 heures à 6 heures, mais elle n'admet à ces réceptions intimes que quelques familiers, heureux privilégiés, et je

te dirai même, en passant, que cette faveur ne m'est pas, à mon grand regret, accordée.

En somme :

Beauté accomplie, grâce parfaite, femme absolument supérieure et pas la moindre petite intrigue même soupçonnée.

Voilà la comtesse Olga.

—Maintenant, mon cher, te voilà aussi ferré sur son compte, que le clubman le plus lancé de Pétersbourg.

Gontran avait écouté son ami avec un silence religieux, et lui, ce Parisien de 25 ans, cet habitué des salons et des boudoirs à la mode, sentait le sang lui monter à la tête ; il était en proie à une émotion, à une impression indéfinissables.

Maintenant qu'il connaissait la comtesse aussi bien que les hommes les plus en vue de Pétersbourg, il lui tardait de la rencontrer, de l'approcher, afin de contrôler par lui-même l'exactitude du portrait flatteur qu'Yvan venait de lui en tracer à grands traits.

—Et maintenant, mon bon, reprit Yvan, que je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, je te prie de m'excuser, mais il faut que je te quitte : mon père descend de service ce soir, d'après de Sa Majesté le Czar notre maître, et je ne manque jamais de me trouver là pour le recevoir.

Puis il sonna, régla l'addition, prit son bonnet sa pelisse, et descendit reprendre son traîneau qui l'attendait.

Gontran le suivit machinalement.

Mais lorsqu'on fut arrivé sur le seuil de la porte Yvan engagea son ami à monter, lui proposant de le mettre chez lui.

Gontran s'excusa, disant qu'il demeurait à quelques pas seulement, et alléguant qu'il serait bien aise de marcher un peu avant de rentrer.

Le jeune russe qui n'avait pas été sans remarquer que quelque chose se passait en lui ; n'insista pas.

A ton aise, mon cher, lui dit-il ; et encore une fois, excuse moi de te quitter si tôt ; mais j'y pense, passe chez moi demain dans la journée, j'aurai peut-être une surprise à te faire.

Le jeune homme sauta légèrement dans le traîneau, jeta son adresse au Moujik, les chevaux piaffèrent et bientôt le bruit des grelots s'évanouit dans la nuit.

Resté seul, Gontran, essaya de comprendre ce qui se passait en lui : il marcha plus d'une heure sur la neige gelée, mais le froid qui commençait à piquer, le força à regagner son logis.

Rentré chez lui, il se laissa tomber sur un fauteuil et chercha mais en vain à reprendre ses esprits.

Enfin, mécontent de lui-même, en proie à une

UN IDIOT



Père Latulippe.—Josette, nous perdons notre argent avec notre garçon, il n'apprendra jamais rien de sa vie ; c'est un idiot.
Maman Latulippe.—Mon doux Seigneur ! qu'est-ce qui te fait croire ça.
Père Latulippe.—Il vient de me demander si Hon. Mr. veut dire honnête monsieur.

IL N'Y A PAS D'OFFENSE



— Comment allez-vous ma chère ? Vous êtes charmante ce matin. Savez-vous que pendant un instant je vous ai prise pour la jolie Juliette Grossac.

agitation qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, il se décida à se mettre au lit.

Quelques instants après il dormait profondément, comme on dort à 25 ans quand on a la conscience tranquille.

Le soleil était déjà haut quand son valet de chambre entra dans sa chambre et lui présenta sur un plateau d'argent, une lettre qu'il reconnut aux armoiries pour être d'Yvan.

Il en fit sauter rapidement le cachet et devint tout pensif lorsqu'il eut fini de lire :

Mon cher ami,

Je t'envoie une invitation pour le bal qui a lieu ce soir chez le général Karkuf, accepte et viens me prendre chez moi à 9 $\frac{1}{2}$ hrs : je t'attendrai.

Ton affectionné,

YVAN.

A. B.—Je crois savoir (ce qui ne te sera pas désagréable, j'en suis sûr), que la comtesse Olga, y sera.

Il lut et relut le billet, mais malgré lui ses yeux se reportaient toujours sur les derniers mots : et il répétait machinalement en scandant les syllabes :

La comtesse Olga y sera.

Il fut tiré de sa rêverie par le valet de chambre qui lui demanda s'il avait besoin de ses services.

Il le congédia, fit sa toilette rapidement et sortit pour prendre l'air ; il étouffait.

Gontran prit la première rue qui se présenta, et lui d'ordinaire si observateur, ne semblait prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui : cependant tout était nouveau pour lui, arrivé depuis deux jours seulement, il voyait pour la première fois, ces rues, ces équipages, ces costumes cependant si différents de ceux qu'il avait coudoyés à Paris et dans les autres contrées où ses voyages l'avaient conduit.

Gontran n'était plus lui-même, il ne s'appartenait plus ; toute sa pensée était ailleurs et les mots : la comtesse Olga y sera lui bourdonnèrent aux oreilles.

Et cependant il ne la connaissait pas, que serait-ce s'il l'avait rencontrée, s'il lui avait été présenté, si elle lui avait laissé entendre cette

voix qui avait su charmer les plus blasés de Pétersbourg ?

Il avait hâte de se trouver en face de cette femme si parfaite, et cependant, il ne pouvait se le dissimuler, il avait peur.

Il marcha ainsi longtemps, très longtemps sans pouvoir chasser de sa pensée celle qui l'avait remplie toute entière.

Il était plus de deux heures lorsqu'il regagna ses appartements.

Malgré tout l'empire qu'il avait sur lui-même il n'avait pu dissimuler l'inquiétude qui l'obsédait : aussi, fut-ce avec méchante humeur qu'il accueillit le vieux Jean son valet de chambre quand celui-ci le voyant rentrer lui dit avec le ton du plus profond respect.

Monsieur le baron serait-il indisposé ?

Il ne daigna pas répondre au vieux serviteur mais il lui donna l'ordre bref de lui préparer ses vêtements et de faire avancer un traîneau.

Une demi-heure après, il descendait, sautait légèrement dans le traîneau et ordonnait qu'on le conduisit sur la Néva, qu'il savait être la promenade favorite de tout ce que Pétersbourg comptait d'aristocratie.

Au fond, il nourrissait le secret espoir d'y rencontrer comme la veille, l'équipage de la comtesse et dès qu'il entendait les clochettes d'un traîneau, il lui semblait reconnaître les deux Orloff qui l'avaient tant fiappé la veille.

Cependant le jour commençait à tomber, Gontran regarda sa montre, il était quatre heures et demie, et il se souvint qu'Yvan lui avait dit que la comtesse restait tous les jours chez elle de cinq heures à six heures.

Elle ne viendra pas, dit-il, en laissant échapper un soupir.

Il se fit reconduire chez lui, prit un dîner des plus légers bien qu'il eut oublié de déjeuner le matin, s'habilla et attendit avec une impatience fébrile l'heure de se présenter chez son ami.

Lorsqu'ils firent tous deux leur entrer dans le palais du général, Gontran fut d'abord ébloui par le luxe inouï qui s'offrait à ses yeux émerveillés.

Les plus jolies femmes semblaient s'être donné rendez-vous dans ces salons, et les feux des lustres et des candélabres se jouaient sur les épaules des danseuses constellées de diamants et de pierreries.

Le premier sentiment qu'il éprouva fut de l'étonnement : mais presque aussitôt il reprit à son insu un air rêveur qui n'échappa pas à Yvan.

— Je vous croyais plus fort que cela, monsieur le Français, lui dit le jeune Russe : Allons, grand enfant, venez que je vous présente à la dame de vos pensées.

Et il entraîna son ami dans un salon voisin.

Au milieu d'un groupe d'hommes de tout âge se tenait une jeune femme resplendissante de beauté.

Sa robe rose pâle faisait ressortir la blancheur de sa peau, et ses yeux de velours supportaient avantageusement la comparaison avec l'éclat des diamants dont elle était couverte.

Gontran pétrifié, semblait rivé au sol.

— Ne vas-tu pas te trouver mal, lui dit en riant Yvan, tandis qu'il lui poussait le bras.

Puis s'avançant le sourire aux lèvres, pendant que "l'escadron volant" s'excusait pour lui livrer passage.

— Madame la comtesse, dit-il à Olga, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, un français, monsieur le baron de Roquefeuil qui bien qu'arrivé à Pétersbourg depuis deux jours seulement, compte déjà au nombre de vos admirateurs. Elle tendit avec grâce sa main à Yvan, qui déposa un baiser.

Gontran s'inclina, il était pâle comme la mort.

— Monsieur le baron, lui dit-elle, en lui tendant à son tour sa petite main, que Gontran cilleura des lèvres en tremblant ; je suis heureuse

que votre ami ait bien voulu vous présenter à moi ; j'ai fait un séjour de quelques semaines à Paris ; j'aime beaucoup les Parisiens, j'espère que vous voudrez bien me sacrifier quelques instants pendant votre séjour dans notre capitale. Je serai heureuse de reparler un peu du vieux temps.

Gontran s'inclina ; il n'avait pas osé espérer un entretien : Olga le prévoyait elle-même.

Mais il se sentait mal à l'aise, c'était auprès de la comtesse un va et vient continu, et malgré le bonheur intérieur qu'il éprouvait de se sentir près d'elle, de boire ses paroles, de la contempler tout à son aise ; il songeait à se retirer un peu à l'écart et à se perdre dans la foule des danseurs, lorsqu'Olga de sa voix mélodieuse le rappela.

Monsieur de Roquefeuil, lui dit-elle, je n'ai pas oublié combien la valse est en honneur à Paris, et que vous êtes vous Parisien, maître dans l'art de la danse ; voulez-vous m'offrir votre bras, nous allons faire un tour de valse.

"L'escadron volant" s'écarta pour faire place et tous ces messieurs se regardaient bouche bée.

Olga, la belle Olga, qui n'avait jamais voulu accepter leurs invitations répétées poussait l'audace jusqu'à demander une valse à ce nouveau venu, à cet être étranger dont ils avaient jusqu'à ce jour, ignoré jusqu'à l'existence.

Le front du prince Popoff s'était assombri.

Mais déjà les dernières mesures de l'orchestre se faisaient entendre.

Olga regagna sa place, puis s'adressant à Gontran.

Permettez-moi, Monsieur, de vous adresser tous mes remerciements ; il y avait bien longtemps qu'une valse m'avait fait autant de plaisir.

Comme je serai heureuse de continuer notre trop courte conversation, j'espère que vous voudrez bien m'honorer d'une visite, je suis chez moi tous les jours de cinq à six heures.

Gontran s'inclina sans pouvoir prononcer une parole.

L'escadron volant était atterré.

Quant à Yvan, il n'y comprenait plus rien du tout.

Quand les deux amis se furent perdus dans la foule, le premier il prit la parole.

— Mes compliments, mon cher, mes compliments sincères ; tu as fait la conquête de la belle Olga, mais de grâce prend garde.

Le bal était alors dans tout son éclat. Danseurs et danseuses tourbillonnaient.

Gontran coudoyait les femmes les plus exquises, les plus charmantes ; il ne les voyait pas.

Enfin n'y tenant plus, il serra la main de son ami, le remercia de l'avoir amené à cette soirée, puis prétextant un mal de tête subit, il prit congé de lui, sauta dans un traîneau et rentra chez lui.

La nuit se passa sans qu'il eut pu prendre un instant de repos, et lorsque le jour parut le lendemain, il était brisé.

Il comprit alors qu'il aimait Olga : et les mots d'Yvan. Prends garde, lui revinrent à l'esprit.

MAURICE LE ROY.

(A suivre.)

EXCELLENTE RAISON



Madame. — Oh ! vous n'êtes pas honteux de rentrer à cette heure-ci.

Monsieur. — D'la faute... pas de la mienne... shrai d'puis longtemps à la maison... mais craignais... te ouvrir... éveillée. Alors... voilà.

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du Dr. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE



Le Maître de pension. — Un monsieur qui ne fume que de savoureux cigares Nectar ne peut être qu'un homme comme il faut.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

IX

JUSQU'À L'OBI

(Suite).

Pendant la dernière quinzaine de juin, le thermomètre marquait de vingt-cinq à trente degrés. Comme l'ombre manquait absolument au steppe, M. Serge et ses compagnons furent très accablés par cette température. La nuit même n'adouçissait guère les ardeurs du jour, car, à cette époque, c'est peine si le soleil disparaît sous l'horizon de ces longues plaines. Après l'avoir effleuré presque au nord, son disque, chauffé à blanc, se relève aussitôt pour reprendre sa course diurne.

— Hein !... ce maudit soleil ! répétait Cornélia en s'épongeant la figure. Quelle bouche de four ! En encore, si c'était pendant l'hiver !

— Si c'était pendant l'hiver, répondit M. Serge, l'hiver serait l'été.

— Juste ! répliqua M. Cascabel. Mais, ce qui me paraît mal combiné, c'est que nous n'ayons pas un seul morceau de glace pour nous rafraîchir, après en avoir eu plus qu'il ne fallait pendant des mois entiers !

— Voyons, ami Cascabel, si nous avons de la glace, c'est qu'il ferait froid, et s'il faisait froid...

— Il ne ferait pas chaud !... Toujours très juste...

— A moins qu'il ne fit entre les deux ! crut devoir ajouter Clou-de-Girofle.

— De plus en plus juste ! répondit M. Cascabel. Il fait une crâne chaleur tout de même !

Néanmoins, les chasseurs n'avaient point abandonné leurs chasses. Seulement, ils se mettaient en campagne de grand matin et n'avaient point à le regretter. Il y eut même, certain jour, un beau coup de fusil dont tout l'honneur revint à Jean. En effet, l'animal qu'il avait abattu ne fut pas rapporté sans peine. C'était une bête à poil court et roussâtre par devant, après avoir été gris pendant la période hivernale. Sur son dos courait une raie jaune comme une raie mulassière. Ses longues cornes se recourbaient gracieusement au-dessus de sa tête, ce qui indiquait un mâle de cette espèce de ruminants.

— Voilà un beau renne ! s'écria Sandre.

— Oh ! dit Napoléone d'un ton de reproche à son frère aîné, pourquoi as-tu tué un renne !...

— Pour le manger, petite sœur !

— Moi qui les aime tant !

— Eh bien, puisque tu les aimes tant, reprit Sandre, tu pourras te régaler, car il y en aura pour tout le monde.

— Console-toi, ma mignonne ! dit M. Serge. Cette bête-là n'est point une renne.

— Qu'est-ce donc ?... demanda Napoléone.

— C'est un argali."

M. Serge ne se trompait point, et ces animaux, qui habitent les montagnes pendant l'hiver et la plaine pendant l'été, ne sont à vrai dire que d'énormes moutons.

— Eh bien, Cornélia, fit observer M. Cascabel, puisque c'est un mouton, tu nous feras cuire ses côtelettes sur le gril !

Ce qui fut fait, et, comme la chair de Pargali est extrêmement savoureuse, il est probable que, ce jour-là, le ventre de César Cascabel lui-même prit un peu plus d'embonpoint qu'il ne convenait aux exigences de sa profession.

A partir de ce point, ce fut un long trajet au milieu d'un pays presque aride que la *Belle-Roulotte* eut à faire pour gagner le cours de l'Obi. Les villages ostiaks étaient de plus rares, et c'est à peine si l'on rencontrait quelques groupes de nomades, émigrant vers les provinces de l'est. D'ailleurs, ce n'était pas sans raison que M. Serge cherchait à traverser les parties les moins peuplées du district. Il convenait d'éviter l'importante ville de Bérézov, située un peu au delà de l'Obi.

Encadrée d'une magnifique forêt de cèdres, étagée sur une colline abrupte, dominée par les clochers de ses deux églises, arrosée par la Sosva, que sillonnent incessamment les embarcations et les navires de commerce, cette cité, avec ses deux cents maisons, est le centre d'un marché très suivi, où s'agglomèrent les produits de la Sibirie septentrionale.

Il est bien évident que l'arrivée de la *Belle-Roulotte* à Bérézov n'aurait pu qu'exciter la curiosité publique, et la police aurait regardé d'un peu près la famille Cascabel. Mieux valait donc éviter Bérézov et même le district de ce nom. Les gendarmes sont les gendarmes, et surtout quand ils sont Cosaques, il est plus prudent de ne rien avoir à démêler avec eux.

Mais, à ce propos, Ortik et Kirschef observèrent très bien qu'il ne convenait pas à M. Serge de passer par Bérézov. Aussi cela les confirma-t-il dans la pensée que ce Russe cherchait à rentrer secrètement en Russie.

Ce fut pendant la seconde semaine de juin que l'itinéraire subit une légère modification, afin de prendre au nord du district de Bérézov. Ce n'était, au surplus, qu'un allongement d'une dizaine de lieues, et, le 16 juin, la petite caravane, après avoir descendu le long d'un grand fleuve, campa sur sa rive droite.

Ce fleuve, c'était l'Obi.

La *Belle-Roulotte* avait franchi cent quatre-vingts lieues environ depuis le bassin du Pour. Elle ne se trouvait plus maintenant qu'à une centaine de lieues de la frontière européenne. La chaîne de l'Oural, qui se dressait entre ces deux parties du monde, ne tarderait pas à fermer l'horizon.

X

DU FLEUVE OBI AUX MONTS OURALS

L'Obi est un puissant fleuve, alimenté par les eaux de l'Oural à l'ouest. Et, tandis que l'Obi va se jeter dans le vaste golfe de ce nom, l'Oural plonge ses dernières ramifications aux profondeurs de la mer de Kara.

M. Serge et ses compagnons, arrêtés près de sa rive droite, observaient le cours du fleuve.

Le service de la batellerie étant régulièrement organisé, la *Belle-Roulotte* put aisément atteindre sur sa rive gauche la bourgade de Mouji.

Cette bourgade, à vrai dire, n'est qu'un village, et ne présentait aucun danger pour la sécurité du comte Narkine, puisqu'elle ne servait pas de poste militaire. Cependant, il convenait de se mettre en règle, puisqu'on était à la veille d'atteindre la base de l'Oural, et que l'administration russe exige l'exhibition des papiers de tout voyageur venant du dehors. Aussi M. Cascabel résolut-il de faire régulariser les siens par le maire de Mouji. Cela fait, M. Serge, étant compris dans le personnel de sa troupe, parviendrait à franchir la frontière de l'empire moscovite, sans éveiller les soupçons de la police.

Pourquoi fallait-il qu'un déplorable hasard eût compromis ce plan d'une exécution si facile ? Pourquoi Ortik et Kirschef étaient-ils là, décidés

à le faire échouer ? Pourquoi allaient-ils diriger la *Belle-Roulotte* par les plus dangereuses passes de l'Oural, où ils ne tarderaient pas à se retrouver avec des bandes de malfaiteurs, leurs anciens complices ?

M. Serge et ses compagnons avaient résolu de séjourner vingt-quatre heures à ce village de Mouji, où les habitants leur firent un excellent accueil.

Car il y avait quelques acquisitions à faire, farine, riz, beurre et boissons diverses, que Cornélia put se procurer à des prix modérés.

Avant midi, ces emplettes étaient terminées. L'heure venue, on dina assez joyeusement, bien que Jean et Kayette eussent le cœur serré. Ne voyaient-ils pas s'approcher le moment de la séparation ?...

En effet, que ferait M. Serge, quand il aurait revu le prince Narkine, son père ? Ne pouvant rester en Russie, repartirait-il pour l'Amérique, ou resterait-il en Europe ? On le comprend, cela ne laissait pas de préoccuper M. Cascabel. Il aurait voulu savoir à quoi s'en tenir à ce sujet. Aussi, ce jour-là, après le dîner, prit-il le parti de demander à M. Serge s'il lui conviendrait de "venir faire un tour" aux environs du village. M. Serge, voyant que M. Cascabel désirait lui parler en secret, s'empressa d'accepter.

Quant aux deux matelots, ils prirent congé de la famille, non sans avoir annoncé leur intention d'achever cette journée dans une des tavernes de Mouji.

M. Serge et M. Cascabel quittèrent donc la *Belle-Roulotte*, firent quelques centaines de pas, et vinrent s'asseoir à la lisière d'un petit bois en dehors du village.

— Monsieur Serge, dit alors M. Cascabel, si je vous ai prié de m'accompagner, c'est que je voulais me trouver seul avec vous... Je désire vous parler de votre situation...

— De ma situation, mon ami ?

— Oui, monsieur Serge, ou plutôt de ce à quoi elle vous obligera lorsque vous serez en Russie !

— En Russie je me hâterai d'aller au château de Walska pour revoir mon père ! répondit M. Serge. Ce sera une grande joie pour lui, une joie bien inattendue, car voilà treize mois que je n'ai reçu de ses nouvelles, treize mois que je n'ai pu lui écrire, et que doit-il penser ?

— Avez-vous l'intention de prolonger votre séjour au château du prince Narkine ?

— Cela dépendra de circonstances que je ne saurais prévoir. Si ma présence est soupçonnée, peut-être serais-je forcé de quitter mon père !... Et pourtant... à son âge...

— Monsieur Serge, répondit M. Cascabel, je n'ai point de conseils à vous donner... Mieux que personne vous savez comment vous devez agir... Mais je vous ferai observer que vous serez exposé à des dangers très sérieux, si vous restez en Russie !... Que vous soyez découvert, et il y va de votre vie...

— Je le sais, mon ami, comme je sais aussi que vous seriez très menacés, vous et les vôtres, si la police apprenait que vous avez facilité ma rentrée sur le territoire moscovite !

— Oh !... nous !... Ça ne compte pas !...

— Si, mon cher Cascabel, et jamais je n'oublierai ce que votre famille a accompli pour moi !...

— Bien !... bien !... monsieur Serge !... Nous ne sommes pas venus ici pour échanger de belles phrases !... Voyons ? Il faut s'entendre sur la résolution que vous comptez prendre à Perm.

— Rien de plus simple, répondit M. Serge. Puisque j'appartiens à votre troupe, je resterai avec vous de manière à ne point provoquer les soupçons.

— Mais le prince Narkine ?...

— Le château de Walska n'est qu'à six verstes de la ville, et, chaque soir, après la représentation, il me sera facile de m'y rendre sans être vu. Nos domestiques se feraient tuer plutôt que de trahir ou de compromettre leur maître. Je pourrai donc passer quelques heures près de mon père, et revenir à Perm avant le jour.

— A merveille, monsieur Serge, et tant que nous serons à Perm, les choses marcheront toutes seules, je l'espère ! Mais, lorsque la foire sera terminée, lorsque la *Belle-Roulotte* repartira pour Nijni, puis pour la France !...

— Mon ami, répondit M. Serge, ne parlons pas de ce que nous réserve l'avenir. Qui sait s'il ne nous donnera pas satisfaction à tous ?... Occupons-nous du présent, c'est l'essentiel... Ce que je puis vous allumer, — mais n'en parlez à personne encore, — c'est que, s'il me fallait quitter la Russie, je serais très heureux de me retirer en France, en attendant que quelque événement politique vint modifier ma situation... Et, puisque vous retournez dans votre pays...

— Bravo !... Nous y retournerions ensemble ! » répliqua M. Cascabel.

Il avait pris la main de M. Serge, il la pressait, il la serrait, comme s'il eût voulu la river à la sienne.

Ils rentrèrent ensemble au campement, où les deux matelots ne revinrent que le lendemain.

L'attelage partit dès les premières heures du jour, et se dirigea à peu près vers l'ouest.

Le 3 juillet, la *Belle-Roulotte* vint camper au centre d'une clairière encadrée de bouleaux, de pins, que dominaient les cimes alpestres de l'Oural.

C'était le lendemain que les voyageurs, guidés par Ortik et Kirschef, commenceraient à s'engager à travers l'une des passes de la chaîne, et ils prévoyaient, sinon de sérieuses fatigues, du moins de rudes étapes, tant que le plus haut point du col ne serait pas atteint.

Comme cette partie de la frontière, ordinairement fréquentée par les contrebandiers ou les déserteurs, n'était pas très sûre, il y aurait lieu de se tenir sur la défensive, et quelques mesures durent être prises à ce propos.

Pendant la soirée, la conversation porta sur les difficultés que pouvait présenter la traversée de l'Oural. Ortik assura que la passe indiquée par lui, — dite passe de la Petchora, — était une des plus praticables de la chaîne. Il la connaissait pour l'avoir déjà franchie, lorsque Kirschef et lui s'étaient rendus d'Arkangel à la mer Arctique pour y rejoindre le *Vremia*.

XI

LES MONTS OURALS

La chaîne de l'Oural mérite d'attirer la visite des touristes autant, à tout le moins, que les Pyrénées et les Alpes. En tartare, le mot "oural" signifie "ceinture", et c'est bien une ceinture qui se développe depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Arctique.

Et, en premier lieu, pendant la traversée de la chaîne, il serait difficile d'éviter ces bourgs, ces "zavodys", ces nombreux villages, dont la population doit son origine aux anciens ouvriers qui étaient occupés à l'exploitation des mines. Toutefois, en franchissant ces défilés grandioses, la troupe de Cascabel n'avait point à redouter les postes militaires, puisque ses papiers étaient en règle. Mais, puisque l'itinéraire d'Ortik l'avait amenée plus au nord, mieux valait suivre la passe de la Petchora, et redescendre ensuite jusqu'à Perm.

C'est ce qui allait être fait dès le lendemain.

Pendant cette première journée, la petite troupe ne rencontra personne, tandis qu'elle suivait cette passe, évidemment peu fréquentée. Ortik et Kirschef paraissaient assez bien la connaître. A deux ou trois reprises, cependant, ils semblèrent hésiter, là où plusieurs ramifications se ramifiaient à travers le massif. Ils s'arrêtaient alors, ils s'entretenaient à voix basse, — ce qui ne pouvait paraître suspect, puisque personne n'avait le plus léger motif de suspecter leur bonne foi.

Pourtant Kayette ne cessait de les observer, sans qu'ils pussent s'en apercevoir. Ces conversations secrètes, certains coups d'œil qu'ils échangeaient excitaient de plus en plus sa méfiance. Eux, d'ailleurs, étaient loin de se douter que la jeune Indienne eût quelque motif de les tenir en suspicion.

A six heures du soir, halte établie à peu près dans les mêmes conditions que la veille.

Maintenant, le plus rude était fait, puisque la *Belle-Roulotte* se trouvait au point culminant de la passe, au col même du défilé. Il ne restait plus qu'à descendre, en suivant les pentes occidentales qui se dirigent vers l'Europe.

Ce soir-là, — 6 juillet, — l'attelage, très surmené, s'arrêta près de l'entrée d'une gorge tortueuse, qu'un bois épais flanquait sur la droite.

La chaleur avait été étouffante pendant cette journée.

— Nous allons avoir de l'orage, dit Jean.

— C'est fâcheux, répondit Ortik, car les orages sont quelquefois terribles dans l'Oural.

— Eh bien, nous nous mettrons à l'abri ! répondit M. Cascabel. J'aime encore mieux l'orage que les loups !

On se hâta d'organiser le campement, afin que chacun pût se mettre à couvert avant l'orage. Puis, après le souper, il fut décidé que les hommes veilleraient tour à tour, comme les nuits précédentes.

M. Serge allait se proposer, lorsque Ortik le prévint, en disant :

— Voulez-vous que nous commençons la veillée, Kirschef et moi ?...

— Comme vous voudrez, répondit M. Serge. A minuit, je viendrai avec Jean vous relever.

— C'est entendu, M. Serge," répondit Ortik.

Cette proposition, si naturelle pourtant, parut suspecte à Kayette, et sans trop s'en rendre compte, elle eut le pressentiment qu'elle cachait quelque machination.

En ce moment, l'orage commençait à se déchiner avec une extrême violence. Les éclairs jetaient de grandes lueurs rapides à travers le dôme des arbres, et le tonnerre roulait dans l'espace, en se multipliant aux échos de la montagne.

Napoléone, pour mieux fermer les yeux et les oreilles, s'était déjà blottie dans sa couchette. Chacun se hâta de regagner son lit, et, vers neuf heures, tout le monde était endormi à l'intérieur de la *Belle-Roulotte*.

Kayette seule ne dormait pas. Elle ne s'était point déshabillée, et, bien que très fatiguée, n'aurait pu trouver un instant de sommeil. Une profonde inquiétude l'envahissait, lorsqu'elle songeait que la sécurité de ses compagnons était confiée à la garde des deux matelots russes. Aussi, une heure après, voulant se rendre compte de ce qu'ils faisaient, elle souleva le rideau de la petite fenêtre, au-dessus de sa couchette, et regarda à la lueur des éclairs.

Ortik et Kirschef, qui causaient, venaient d'interrompre leur conversation, et se dirigeaient vers l'entrée de la gorge, où un homme se montrait en ce moment.

Aussitôt Ortik fit signe à cet homme de ne pas s'avancer davantage par crainte des chiens. Si Wagram et Marengo n'avaient pas signalé son approche, c'est que, par cette étouffante température d'orage, ils avaient cherché un abri sous la *Belle-Roulotte*.

Après avoir rejoint cet homme, Ortik et Kirschef échangèrent quelques paroles avec lui, et, dans l'illumination d'un éclair, Kayette vit qu'ils le suivaient sous les arbres.

Quel était cet homme, pourquoi les deux matelots s'étaient-ils mis en rapport avec lui, c'est ce qu'il fallait à tout prix savoir.

Kayette se glissa hors de sa couchette, et si doucement qu'elle n'éveilla personne. En passant près de Jean, elle l'entendit prononcer son nom...

Jean l'avait-il vue ?...

Non ! Jean rêvait... et rêvait d'elle !

Dès qu'elle eut atteint la porte, Kayette l'ouvrit avec précaution et la referma sans bruit.

Dès qu'elle fut dehors :

— "Allons," dit-elle.

Elle n'eut pas une hésitation, elle n'éprouva pas une crainte. Et, pourtant, c'était peut-être sa vie qu'elle risquait, si elle était découverte !

Kayette s'engagea à travers le bois, dont les dessous s'illuminaient comme d'un reflet d'incendie, lorsqu'un large éclair déchirait les nuages. En rampant le long des fourrés, au milieu des hautes herbes, elle arriva derrière le tronc d'un énorme mélèze. Un chuchotement de voix qu'elle entendit à la distance d'une vingtaine de pas, la fit s'arrêter.

Sept hommes étaient là. Ortik et Kirschef venaient de les rejoindre et ils étaient groupés sous les arbres.

Et voici ce que Kayette surprit de la conversation de ces hommes suspects, qui s'exprimaient en langue russe.

— "Ma foi, dit Ortik, j'ai eu bien raison de prendre le défilé de la Petchora !... On est toujours sûr d'y rencontrer d'anciens camarades ! — N'est-ce pas, Rostof ?"

Rostof était l'homme qu'Ortik et Kirschef avaient aperçu sur la lisière du bois.

— "Voilà deux jours, répondit Rostof, que nous suivons cette voiture, en ayant soin de ne point nous laisser voir ! Comme nous vous avons reconnus tous deux, Kirschef et toi, nous pensions qu'il y aurait un bon coup à faire.

— Un... et peut-être deux ! répondit Ortik.

— Mais d'où venez-vous ?... demanda Rostof.

— Du fond de l'Amérique, où nous étions enrôlés dans la bande de Karnof.

— Et ces gens que vous accompagnez, qui sont-ils ?...

— Des saltimbanques français, une famille Cascabel, qui revient en Europe !... On vous contera plus tard nos aventures de voyage !... Allons au plus pressé !

— Ortik, demanda un des compagnons de Rostof, y a-t-il de l'argent dans cette voiture ?

— Encore deux ou trois mille roubles.

— Et vous n'avez pas encore pris congé de ces braves gens ! fit observer ironiquement Rostof.

— Non, car il s'agit d'une affaire bien autrement importante qu'un méchant petit vol, et pour laquelle j'avais besoin de quelque renfort !

— Et cette affaire ?...

— Ecoutez-moi, les amis, reprit Ortik. Si Kirschef et moi, nous avons pu traverser la Sibérie sans courir de risques, et arriver sur la frontière russe, c'est grâce à cette famille Cascabel. Mais, ce que nous avons fait dans ces conditions, un autre l'a fait aussi, espérant qu'on ne l'irait pas chercher au milieu d'une troupe de saltimbanques. C'est un Russe, qui n'a pas plus que nous le droit de rentrer en Russie, bien que soit pour d'autres motifs, un condamné polique de grande naissance et de grande fortune. Or, son secret, qui n'est connu que du sieur Cascabel et de sa femme, nous sommes parvenus à le découvrir...

— Et comment ?

— Un soir, à Mouji, une conversation que nous avons entendue entre le Cascabel et le Russe !

— Et il s'appelle ?...

— Monsieur Serge pour tout le monde. En réalité, c'est le comte Narkine, et il y va de sa vie, s'il est reconnu sur le territoire moscovite.

— Attendez donc ! dit Rostof. Ce comte Narkine, n'est-ce pas le fils du prince Narkine, qui a été déporté en Sibérie, et dont l'évasion a fait tant de bruit, il y quelques années ?

— Précisément, répondit Ortik. Eh bien ! le comte Narkine a des millions, et je pense qu'il n'hésitera pas à nous en donner au moins un... sous la menace d'être dénoncé !

— Bien imaginé, Ortik ! Mais pourquoi as-tu besoin de nous pour exécuter ce plan ? demanda Rostof.

— Parce qu'il importe que Kirschef et moi n'ayons pas paru dans cette première affaire, dans le cas où elle échouerait, afin de nous rattraper sur la seconde. Pour qu'elle réussisse, pour que nous puissions nous emparer de l'argent et de la voiture des Cascabel, il faut que nous restions les deux naufragés russes, qui leur doivent leur salut et leur rapatriement. Et alors, après nous être débarrassés de cette famille, nous pourrions courir les villes et les campagnes sans que la police s'avise de venir nous chercher sous l'habit de saltimbanques !

— Ortik, veux-tu que nous attaquions, cette nuit même, que nous nous emparions du comte Narkine, que nous lui fassions savoir à quelles conditions on ne dénoncera point son retour en Russie ?...

— Patience... patience ! répondit Ortik. Puisque le comte Narkine a l'intention de revenir à Perm. Une fois là, il recevra un mot qui le priera — affaire très pressante — de se rendre à une entrevue, où vous aurez le plaisir de faire sa connaissance.

— Ainsi, rien à tenter maintenant ?...

— Rien, dit Ortik, mais faites en sorte de nous précéder, sans vous laisser voir, et de manière à être un peu avant nous au rendez-vous de Perm.

— C'est convenu ! » répondit Rostof.

(A suivre)

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FERREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

DE

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI



MGR CARDINAL LAVIGNERIE.

Monsieur Mariani,
Venue d'Amérique, votre *Coca* donne à mes *Pères Blancs*, fils d'Europe, la force de civiliser l'Asie et l'Afrique.
— CH. CARDINAL LAVIGNERIE.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Luck."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 27 octobre.
Après-midi et soir.

JOS. S. DOWLING et MYRAL DAVIS

DANS

THE LIFE GUARD

Prix 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.
Semaine suivante: "REILLY WOODS."

QUEEN'S - THEATRE

Semaine commençant lundi, le 27 octobre,
avec matinée samedi.

Engagement extraordinaire de la reine de l'opéra comique,

CAMILLE D'ARVILLE

avec sa superbe compagnie dans l'opéra comique à sensation

Madeleine ou "The Magic Kiss"

de Stange & Edwards.

Le grand succès du jour, sera représenté dans toute sa splendeur et scènes tel que donne au Tremont Theatre, Boston.

SPECIAL

LUNDI, LE 27 OCTOBRE:

4^e Magnifiques souvenirs donnés aux dames.

MERCREDI, LE 29 OCTOBRE:

Soirée de l'Université McGill.

SPECIAL

Prix: 25c, 50c, 75c, \$1.00 et \$1.50.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.: chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

ACCORD TOUCHANT

A une assemblée convoquée pour soutenir les droits de la femme.

Le gardien de la salle. — J'ai une lettre adressée à la plus charmante femme présente.

Deux jours après on conduisait à la Côte-des-Neiges quatre des reporters qui n'avaient pas eu le temps de quitter la plateforme.

CE QUE PEUT L'ANNONCE

—Ainsi vous êtes décidée à ne plus vendre votre maison?

—Parfaitement. Nous en avons confié la vente à un agent et quand mon mari et moi nous avons lu son amour d'annonce et que nous avons vu combien notre maison était charmante nous n'avons pu nous résoudre à la quitter.

SAVON

ZOPORINE
pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pilicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action coarsine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.

DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 113 Rue St-Laurent.

CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

— EN GROS CHEZ —

LYMAN, KNOX & Co.,

LYMAN, SONS & Co.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

4 POUR 25c
Belle Feuille de Havane
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont
FAITS à la MAIN
avec le meilleur
Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face
aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

10c NET
Arôme exquis
"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME

Déjà dans le monde le meilleur qual Cigare importé sur le marché
"LA SOYADORA"
Reina Victoria Flor Tima
Tuladadere
Du grand district de
15c CHACUN
ou 2 pour 25c

Crema de la Crema Cigar Co.

Montreal

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres à l'épreuve du froid, et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —
Coin des rues des Allemands et Vitre
mars 31-94

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches, Programmes, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Entêtes de comptes, L'ancartes, Annonces d'encre, Etiquettes, Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6186 mai 1-95



Nouveau métal pour palais: extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

J. W. BLANCHET
MARCHAND

1948 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de **Merceries**

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tel. Bell 1365.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eng. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL avril 7-95

N'achetez pas un article inférieur. Le meilleur moyen pour cela,

ACHETEZ

— LES —

ALLUMETTES DE E. B. EDDY.

21 juil. 95.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.
Oct 6-95

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 septembre 1894

36,263

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

A LIRE

LE PETIT FRANCAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTERAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris, No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Cie Coloniale



CHOCOLATS



DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE

CHOCOLAT

Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.